

RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN

Paix-Travail-Patrie

***** UNIVERSITÉ DE

YAOUNDÉ I

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

***** DÉPARTEMENT DE

FRANÇAIS



REPUBLIC OF CAMEROON

Peace-Work-Fatherland

THE UNIVERSITY OF YAOUNDÉ I

HIGHER TEACHER'S TRAINING
COLLEGE

***** DEPARTMENT OF

FRENCH

L'ÉVOLUTION DE LA MENTALITÉ DES
INSULAIRES DANS *CELLES QUI ATTENDENT DE*
FATOU DIOME

Mémoire présenté en vue de l'obtention du Diplôme des Professeurs de l'enseignement
secondaire générale deuxième grade (DIPES II)

par

TUEKAM MAKUATE Stella Eugénie

Licenciée ès Lettres

sous la Direction de :

M. OWONO-KOUMA Auguste

Maître de Conférences

Année académique 2018 – 2019

À mes feus parents

TUEKAM Félix

et

MOGA Véronique.

REMERCIEMENTS

L'aboutissement de ce travail est le fruit de plusieurs apports à la fois scientifiques, matériels et psychologiques. À tous ceux qui ont contribué à sa réalisation, j'exprime ma profonde gratitude. Nous pensons à :

- le Professeur OWONO-KOUMA Auguste qui a bien voulu s'assurer de la bonne réalisation de ce travail de par son expérience scientifique et tutélaire ;
- le Professeur FOTSING MANGOUA Robert pour ses multiples encouragements et sa documentation ;
- les Professeurs NDZIE AMBENA Pierre Célestin, MBALA ZE Barnabé, GUIYOBA François pour les conseils prodigués en matière de recherche;
- tous mes enseignants de la filière Lettres modernes françaises de l'École normale supérieure, pour les enseignements dispensés pendant les cours ;
- l'ensemble de ma famille et particulièrement à mes frères et sœurs pour leur soutien moral et financier ;
- mes camarades de promotion pour les échanges scientifiques et mes amis pour leurs idées constructives.

RÉSUMÉ

Dans l'histoire des peuples, la mentalité représente un enjeu majeur tant dans leur construction que dans leur compréhension mutuelle. Dans l'espace francophone africain en particulier, elle devient de plus en plus un sujet d'intérêt commun. Se manifestant via les arts comme la littérature, l'étude des mentalités permet aujourd'hui de questionner les œuvres sur de nouvelles orientations, où l'écriture apparaît comme un champ de manifestation des mentalités. C'est le cas de *Celles qui attendent*¹ de Fatou Diome où nous avons étudié comment la mentalité et l'identité des insulaires ont évolué sans leur déplacement au fil du temps pour s'adapter aux variations du monde. Pour résoudre ce problème, nous avons convoqué la sociocritique d'Edmond Cros qui s'appuie sur deux théories : celle du texte qui stipule que l'œuvre littéraire est un amas d'articulations sémiotico-idéologiques qui reflètent directement la société, et qui peuvent s'influencer mutuellement et provoquer des changements. La deuxième théorie est celle du sujet culturel qui dévoile l'idéologie de l'auteur et du groupe culturel auquel il appartient. Il ressort de notre analyse que la mentalité socle des insulaires est calquée sur les règles traditionnelles et religieuses, que celle-ci est le produit de l'éducation, des expériences des individus et du cadre de vie dans lequel ils évoluent. De plus, nous avons observé qu'à cette ère de la mondialisation et de la modernité qui se manifeste par l'éducation pour tous, le rejet des dogmes et le besoin de richesses favorisé par l'individualisme, la mentalité originelle des insulaires a changé pour suivre le rythme de l'évolution du monde avec ses ouvertures. De là, les insulaires ont construit un nouveau système de référence en rapport avec leurs anciennes valeurs et au temps, ce qui leur permet de se sentir épanoui et libre. Plus loin, on a pu déceler la vision du monde de Fatou Diome qui permet au peuple sénégalais et aux peuples africains de se prendre en main, de lutter pour leur développement et leur image face à l'étranger. Cette étude nous a permis de comprendre que le temps et les mutations du monde influencent le mode de penser, d'agir et de vivre des individus en proie à l'émancipation.

Mots clés : mentalité, identité culturelle, tradition, modernité, système de référence, insulaires.

¹ Ce titre d'œuvre sera présenté tout au long de ce travail sous l'abréviation CQA.

ABSTRACT

In the history of peoples, mentality is a major stake in their construction as well as their understanding. In the francophone African context in particular, it is becoming an increasingly important topic of common interest. The study of mentalities as manifested through arts such as literature, permit us nowadays to question pieces of work using new basis or orientations where writing is considered as a field for mentalities manifestations. This is the case of Fatou Diome in *Celles qui attendent* in which we study how islanders mentality and identity have evolved all over the time without travelling to fit world variations. To solve this problem, we have convoked the sociocritical approach of Edmond Cros which leans on two theories: the text's theory that stipulate that literary work is a pile of semiotic and ideological articulations that reflect directly the society and that can mutually influence and induce changes. Another is cultural subject theory which reveals the author and his cultural group ideology. Our analysis allow us to find that the base mentality of the Sine-Saloum people is constructed on the traditional and religious rules, and it is the result of education, individual experiences and the influence of the milieu in which they have being growing. Then, we observed that at this era of globalization and modernity that is characterized by the rejections of the dogmas, school for all and the wealth need promoted by individualism, the original mentality of the islanders has changed to follow the rhythm of world development with its openings. That is why islanders have constructed a new system of reference linked to old principles and time, that makes people feel blossom and free. Further, this study enable us to detect the world vision of Fatou Diome which can help Senegalese and African's peoples to take themselves in charge and to fight for their development and their image in front of the stranger. It also let us understand through *CQA* that time and world mutations can influence the way of thinking, doing and living of the people able to emancipate.

Keywords: mentality, cultural identity, tradition, modernity, system of reference, islanders.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ.....	iii
ABSTRACT	iv
TABLE DES MATIÈRES.....	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
PREMIÈRE PARTIE : PRÉSENTATION ET FORMATION DE LA MENTALITÉ SOCLE DES INSULAIRES.....	10
CHAPITRE 1 : LES INDICES DE LA MENTALITÉ	12
1.1. Les croyances et les rituels.....	12
1.2. Les normes et les philosophies.....	16
1.3. Les valeurs et les tabous.....	20
CHAPITRE 2 : FORMATION DE LA MENTALITÉ	24
2.1. Formation par enculturation ou éducation.....	24
2.2. La formation par habitude ou expérience.....	27
2.3. La formation par cadre de vie.....	28
DEUXIÈME PARTIE : FACTEURS DE DÉCONSTRUCTION DE LA MENTALITÉ DES INSULAIRES.....	31
CHAPITRE 3 : LES ÉLÉMENTS D’INFLUENCE INDIRECTE	33
3.1. L’influence de la modernité sur la tradition	33
3.2. Le caractère hermétique de la religion	36
3.3. L’immigration clandestine	38
CHAPITRE 4 : LES ÉLÉMENTS D’INFLUENCE DIRECTE	42
4.1. La longue attente des femmes	42
4.2. La femme comme « objet ».....	45

4.3. La précarité de l'existence sur l'île	48
TROISIÈME PARTIE : REFORMATION DE LA MENTALITÉ DES INSULAIRES ET VISION DU MONDE DE L'AUTEURE.....	52
CHAPITRE 5 : CHANGEMENT DE LA MENTALITÉ DES INSULAIRES	54
5.1. Le renforcement du silence « culturel » des femmes	54
5.2. La réforme des systèmes de valeurs traditionnelles	56
5.3. L'apparition de nouveaux comportements	59
CHAPITRE 6 : LA VISION DU MONDE DE FATOU DIOME	62
6.1. L'immigration et sa finalité.....	62
6.2. Fatou Diome et la lutte féministe	65
6.3. Pour le développement de l'Afrique.....	66
CONCLUSION GÉNÉRALE	70
BIBLIOGRAPHIE /WEBOGRAPHIE	75

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Le postcolonialisme a donné naissance à une nouvelle génération d'écrivains nommée les « enfants de la postcolonie¹ », qui renvoie à une vague d'écrivains immigrés qui ont décidé de produire des textes qui témoignent de leur double appartenance culturelle. Cette hybridité perceptible sur le plan physique et social est aussi bien représentée dans la littérature qui se charge de dévoiler le caractère proche des cultures, afin de briser les frontières entre les peuples. Il s'agit d'une « littérature-monde² » dans laquelle chaque société peut se reconnaître tant au niveau formel que thématique. Cette littérature met en exergue l'immigration, l'image de l'autre et surtout le concept d'identité culturelle, très proche de la mentalité et qui s'assimile à la culture d'un groupe, représenté comme le point focal de l'écriture postcoloniale. C'est de ce fait que naît notre sujet intitulé « l'évolution de la mentalité des insulaires dans *Celles qui attendent* de Fatou Diome ».

Notre choix est porté sur ce sujet pour une raison fondamentale : il s'agit de la raison scientifique. Elle a trait à l'enjeu qu'a l'étude de la mentalité d'un peuple à l'ère moderne. Nous nous situons dans la perspective de Levy Brühl³ où il présente la différence de systèmes de pensée qui caractérise les peuples occidental et africain, et qui tient lieu de leur identité culturelle : l'Occident considérant sa pensée comme rationnelle et logique et celle des Noirs primitive et barbare, voire mystique. Cette différence de mentalité implique des enjeux en rapport avec le développement des peuples, les relations interpersonnelles et les images qu'ont ceux-ci les uns des autres. À ce niveau, tout part du postulat selon lequel les actes, les systèmes de pensée ne sont pas accidentels, mais culturels d'un point de vue de l'étude des mentalités.

La compréhension de ce sujet nécessite l'élucidation des concepts clés à savoir les termes évolution et mentalité. En effet, le terme « évolution » peut se définir comme un *mouvement d'ensemble exécuté par une troupe, une flotte, des avions, une équipe sportive, etc.*⁴ en d'autres termes, c'est une série de transformations successives, graduelles qui modifient les conceptions ou les procédés adoptés par un groupe de personne; sur le plan cognitif, il renvoie au changement d'idées ou de conduite des personnes ou des collectivités. À partir de ces deux définitions, on peut retenir que l'évolution de la mentalité renvoie à un

¹ Abdourahman, A. Waberi « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire », in *Notre librairie, Nouveaux paysages littéraires*, n°135, septembre- décembre, 1998.

² Michel Le Bris et Jean Rouaud, *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007, p. 24.

³ Levy Brühl, *Les fonctions mentales des sociétés inférieures*, Paris, PUF, 1910.

⁴ *Petit Larousse illustré 1974*, Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 406.

changement progressif des attitudes et des comportements chez les individus d'une communauté, en vue de l'adoption de nouvelles idées et conduites. On constate alors que l'évolution est diachronique, c'est-à-dire qu'elle se fait dans le temps. Voilà pourquoi notre étude sera progressive, de l'origine de la société Sine-Saloum à nos jours.

Quant à la mentalité, elle vient du mot latin *mens* qui signifie esprit, pensée ; elle renvoie à un état d'esprit, à des habitudes de pensée. Florence Hulak propose deux conceptions de la notion de mentalité: celle de Marc Bloch qui s'inscrit dans une logique sociologique, en la rattachant aux *représentations collectives*¹ à partir desquels on analyse les pratiques symboliques liées au substrat social. Ce qui voudrait dire que la mentalité selon Bloch est liée à la sociologie et l'anthropologie, et est essentiellement non consciente, car elle englobe les habitudes affectives, intellectuelles et aussi corporelles. L'autre conception est de Lucien Febvre qui opte pour une approche psychologique de cette notion centrée sur la recherche du lien entre les formes spontanées ou habituelles de la vie mentale, liées à une conscience collective ou une époque. Pour lui, la mentalité est *le système de représentation d'une époque, défini comme un ensemble de catégories de la sensibilité, de l'expression et de la conceptualisation dont est supposée la cohérence interne*². Autrement dit, ce système de référence est conscient et naît de l'interaction entre la pensée et le milieu social. Febvre nous permet de comprendre que c'est la somme des consciences individuelles qui forme la psychologie collective perçue comme la mentalité. De ce qui précède, on peut déduire qu'elle englobe à la fois les aspects sociologique, historique, psychologique, individuel et culturel. Pour ce travail, c'est la conception de Marc Bloch qui nous semble la mieux adaptée car elle se rattache à celle de Mucchielli qui pense que la mentalité recoupe la notion de culture. Pour lui, elle est : *le système de référence implicite [...] qui permet de voir les choses d'une certaine manière et donc d'avoir des réactions et conduites en accord avec cette perception du monde*³. À l'issue de ces définitions, on constate que la mentalité implique l'identité culturelle dans la mesure où toutes les deux notions ont un dénominateur commun qui est la culture et la collectivité. C'est pourquoi l'identité culturelle est comprise comme *un ensemble de représentations et de pratiques considérées comme caractéristique d'un groupe particulier*⁴. Donc, elle est envisagée comme ce que les membres d'une communauté ont en

¹ Florence, Hulak, « En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ? » in *Philonsorbonne*, n°02, 2008, p. 93.

² *Ibidem*, p. 91.

³ Alex, Mucchielli, *Les Mentalités*, « *Que sais-je ?* », Paris, PUF, 1985, p. 05.

⁴ Anne Marie, Drouin-Hans, « Identité » in *Télémaque*, Caen, n°29, 2006, p. 19.

partage sur les plans matériel et spirituel. Il est question pour nous de chercher à comprendre le système de référence qui construit l'identité des peuples et qui dicte les groupes culturels en Afrique francophone, en particulier au Sénégal contemporain à travers un texte contemporain.

Intitulé *Celles qui attendent* de l'écrivaine Franco-sénégalaise Fatou Diome et publié en 2010 aux Éditions Flammarion, ce roman qui fera l'objet de notre travail présente deux immigrés clandestins Lamine et Issa, nés dans une société traditionnelle et religieuse, partis en Espagne à la recherche des meilleures conditions de vie et des moyens de subsistance afin de prêter main forte à leurs mères et épouses Arame, Bougna, Daba et Coumba restées sur l'île. Ce déplacement volontaire laisse les mères analphabètes, éplorées avec des époux irresponsables dans la souffrance matérielle et psychologique ; tandis que les jeunes épouses esseulées, subissent le vide que crée l'absence de leurs époux depuis leur départ. Étant soumise à la tradition, elles doivent attendre le retour de leurs bien-aimés, braver la misère seules en espérant les revoir un jour nantis. Par ailleurs, les insulaires en proie à la modernité veulent s'affranchir des archaïsmes de la tradition pour s'épanouir. Ce qui leur fera adopter de nouveaux principes liés à la modernité.

Le choix de ce texte vient du fait qu'il s'inscrit dans la thématique actuelle de la littérature francophone qui est celle de l'immigration ; étant donné que le monde est en pleine mutation, l'objectif de briser les barrières entre les peuples reste une option importante pour l'épanouissement des individus, et cela est rendu par les mouvements migratoires. Aussi, la technique d'approche de l'immigration est originale dans la mesure où, l'auteure a décidé de présenter l'immigration en s'appuyant sur les individus restés sur l'île, plus encore sur les femmes et non plus sur ceux qui se déplacent. Pour fournir un cadre à notre sujet, nous allons explorer les travaux qui ont été faits sur l'identité et la mentalité, pour voir sous quel aspect ces notions ont été traitées.

La question de l'identité dans la littérature francophone a longtemps fait l'objet de plusieurs travaux. Il s'agit entre autre de la Thèse de Syntyche Assa Assa dans laquelle elle constate que les écrivaines du Maghreb et des Antilles représentent des personnages ayant une *identité plurielle et migrante*.¹ Son analyse s'est penché sur les personnages féminins et elle est parvenue aux résultats suivants : la migration peut être à l'origine de l'aliénation

¹Syntyche, Assa Assa, « Migration et quête de l'identité chez quatre romancières francophones : Malika Mokedem, Fawzia Zouari, Gisèle Pineau et Maryse Conde », Thèse doctorales, Montpellier 3 : Université Paul Valéry, 19 novembre 2014.

culturelle tout comme celle-ci peut favoriser la construction d'une nouvelle identité et la connaissance de soi.

Fouquet Thomas quant à lui publie un article qui met en exergue « les imaginaires migratoires et les expériences multiples de l'altérité »¹. Cet article évoque prioritairement la question d'altérité, étant entendu que l'identité est une donnée mouvante. Il constate que le contact avec l'autre s'inscrit dans un processus qui est celui de creuser le clivage qui existait depuis la colonisation, car chacun brandit sa culture, son histoire et sa richesse comme supérieures à celles de l'autre ; d'où le renforcement des différences culturelles et surtout identitaires et la tendance pour l'acculturé à vouloir copier l'autre.

Enfin, Nicolas Poro Souman dans son Mémoire sur l'identité face à autrui va du constat selon lequel tout contact avec l'étranger nous change. Il soutient de ce fait que l'identité au contact de l'autre doit se renforcer et réduire par le même fait, le risque d'acculturation car, l'individu *doit rester soi-même en s'ouvrant aux autres*.² C'est-à-dire qu'un ancrage culturel solide est à la base de tout contact avec l'altérité.

En ce qui concerne l'étude des mentalités, nous avons quelques publications, notamment l'ouvrage de Julien Koku Kita³ dans lequel il aborde les aspects de la mentalité africaine et ceux de la mentalité occidentale. Cette analyse a permis d'examiner les points de convergence et de divergence entre ces deux mentalités, afin de faciliter la compréhension entre ces peuples et permettre leur cohabitation pacifique à l'intérieur d'un même espace géographique.

Par ailleurs, Ngetcham⁴ rédige un article où il montre les obstacles considérables préjudiciables à l'épanouissement de l'amour dans les couples mixtes dans deux romans. En étudiant la vie privée selon Georges Duby, il va du concept de « vie privée statutaire » pour explorer les mentalités qui se construisent ou s'altèrent dans la vie de couple, et qui est susceptible d'avoir des dégâts importants entre les personnes mises en jeu ou leurs familles par extension.

¹ Thomas, Fouquet, « Imaginaires migratoires et expériences multiples de l'altérité : dialectique actuelle du proche et du lointain » in *Autrepart*, n°41, 2007.

² Nicolas, Poro Souman, « Identité et altérité dans *L'Intérieur de la nuit* de Leonora Miano et *Les Couloirs du bonheur* de Sophie Françoise, Mémoire de DIPES II, Yaoundé, École normale supérieure de Yaoundé, 2015, p. 75.

³ Julien, Koku Kita, *Pour comprendre la mentalité africaine : les rapports afro-occidentaux en dynamisme constructif*, LIT – VERLAG Munster – Hamburg – London, 2003.

⁴ Ngetcham, « Aimer l'étranger dans *L'Amant* de Maguérite Duras et *A la vitesse d'un baiser sur la peau* de Gaston- Paul Effa » in Mondes francophones.com/Espaces/Afriques, 2014.

Pour terminer, nous avons le mémoire d'Hilaire Atiogo, dans lequel il explore comment le texte littéraire prend en charge la mentalité du peuple Fang-Beti. Pour cela, il affirme: « *L'œuvre littéraire prend en charge la mentalité d'un peuple, véhicule une vision du monde de celui-ci et devient de ce fait un document-témoignage sur la vie dudit peuple*¹. » Il aboutit au résultat que les mentalités construisent l'imaginaire d'un peuple, son mode de vie, de penser, d'agir et surtout d'appréhender le monde. Elles permettent aussi de trahir la vision du monde d'un auteur, quand bien même nous savons qu'elles peuvent s'altérer au contact de l'autre comme c'est le cas chez les immigrés.

Au regard de cet état de la question, on peut comprendre que la question de la mentalité ou de l'identité telle qu'abordée par les chercheurs rime avec la migration. Nous savons que le milieu et les habitudes s'imposent à l'individu en lui conférant une nouvelle identité et une nouvelle manière de voir le monde. C'est pourquoi l'identité et la mentalité sont des données mouvantes face à l'altérité. Notre étude pose le problème de l'évolution de la mentalité des insulaires dans le temps : il s'agit de faire une lecture socio-historique de la mentalité du peuple de Sine-Saloum afin de comprendre qu'elle est en perpétuelle mutation avec l'évolution du monde. Nous constatons dans notre texte que la mentalité a évolué sans le déplacement des peuples et que plusieurs autres facteurs sur place ont concouru à ce changement. De là, s'érige la question principale de notre travail : comment la mentalité du peuple de l'île Sine-Saloum a évolué à travers le temps pour s'adapter à l'innovation du monde ? Autrement dit, comment sans se déplacer les insulaires sont parvenus à adapter leur mentalité au rythme de la modernité qui est une donnée incontournable à cette époque ?

Cette question principale engendre plusieurs autres questions secondaires à savoir : quelle est la mentalité originelle qui guide la pensée et les actions des insulaires et son mode de formation sur l'île ? Quels sont les éléments qui ont influencé de loin ou de façon consubstantielle la mentalité traditionnelle/religieuse du peuple de Sine-Saloum ? Comment perçoit-on le changement de mentalité des insulaires et quelle vision du monde se dégage de l'œuvre ?

Comme hypothèse de recherche principale nous pouvons dire que, la mentalité du peuple de l'île aurait évolué à travers le temps grâce aux frustrations, contradictions et pressions qu'exercent la tradition et les difficultés de vie sur les insulaires. Pour les hypothèses secondaires, nous supposons d'abord que la mentalité première à laquelle a

¹ Hilaire, Atiogo, « Inscription de la mentalité Fan Béti dans *Les Arbres en parlent encore* de Calixthe Beyala et *Nous, enfants de la tradition* de Gaston-Paul Effa », Mémoire de Master II, Dschang, 2017, p. 09.

appartenu les insulaires serait en rapport avec la tradition et la religion et que cette dernière se serait construite grâce à l'éducation, leurs expériences et leur cadre de vie. Ensuite, les facteurs qui auraient permis le changement de cette mentalité originelle du peuple Sine-Saloum seraient en rapport à la religion, à l'immigration, au statut de la femme, à la longue attente des immigrés, aux conditions de vie précaires, et surtout à l'impact de la modernité. Enfin, le changement de la mentalité de ce peuple serait perceptible à travers le renforcement, la réadaptation des anciens comportements à la modernité et l'apparition de comportements inédits. Par ailleurs, il ressortirait de *CQA* que l'immigration, la lutte pour la reconsidération de la femme et le développement de l'Afrique seraient des notions liées à la mentalité des peuples qui pourraient améliorer leur mode de vie.

Pour aboutir à ces résultats, nous ferons appel à la théorie sociocritique qui est née dans les années 70 et que l'on confondait au départ avec la sociologie de la littérature. C'est pour tenter de résoudre cette confusion que les chercheurs fondent le centre de recherche universitaire en sociocritique des textes (CRIST) en 2008. Ils constatent alors que la sociologie de la littérature se préoccupe de la *vie littéraire et de l'ensemble des conditions de production, de diffusion et de consommation des textes littéraires*.¹ Ce qui voudrait dire qu'on distinguait la création littéraire du produit de la création qu'est le texte. Quant à la sociocritique, elle peut se définir comme *une perspective définissable par le geste critique qui la fonde, lequel fournit les linéaments d'une pratique de lecture des textes attentive à leur interaction avec la semiosis sociale qui les environne*.² Autrement dit, la sociocritique en tant qu'approche obéit à une logique épistémologique qui n'est pas la logique de la preuve, mais une logique de la découverte des faits sociaux dans le texte, étant entendu que son objet est le texte comme matière langagière, procès esthétique et dispositif sémiotique. La démarche sociocritique nécessite un aller et retour entre le texte et la société afin de dégager la socialité du texte. En effet, trois Écoles ont traité de cette approche : il s'agit de celle de Vincenne, de Montpellier et de Montréal respectivement de Duchet, Cros et d'Angénot.

L'approche qui nous intéresse est d'Edmond Cros qui s'appuie sur la théorie du texte et celle du sujet culturel pour montrer qu' *en faisant travailler dans l'écriture des systèmes sémiotiques qui sont les vecteurs de ces relations objectives non conscientes qui structurent le*

¹ Pierre, Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », in *Pratiques*, 151-152 /2011, p. 04.

² *Ibidem*, p. 28.

vécu, le scripteur dit toujours plus qu'il ne comprend et qu'il ne saisit.¹ Cette analyse rejoint l'aspect non conscient de la mentalité de Marc Bloch. Parlant de la théorie du texte, Cros s'inspire du structuralisme pour démontrer que tout texte contient des idéosèmes qui sont *des articulateurs sémiotico-idéologiques qui jouent un rôle de charnière entre la société et le textuel*². Il s'agit des mots ou expressions qui permettent de remarquer la présence de la société culturelle de l'auteur dans le texte. Par sa théorie du texte, il laisse entendre que le texte n'est pas dépositaire d'une signification objective, mais que c'est l'agencement de ces vecteurs de déplacement qui construit le sens du texte. Cros pense également que dans un texte, *en jouant les uns sur les autres, ces idéosèmes transforment, déplacent et re-structurent la matière langagière et culturelle [...] ce qui programme le devenir du texte et sa production du sens*.³ Ce qui veut dire que sa démarche consiste à tenir compte des idéosèmes et des médiations contenus dans le texte pour opérer leur saisie, afin d'illustrer les phénomènes de déconstruction et de reconstruction d'une norme, d'une société, d'une culture ou d'un rituel.

Sa théorie du sujet culturel s'inspire de la psychanalyse et concerne en grande partie le scripteur car le *fonctionnement du fait socio-idéologique se fait en rapport avec ce que le sujet dit, ce qu'il laisse entendre, ou ce qu'il tait, c'est-à-dire à travers le signifiant*⁴ ; ce qui voudrait dire que le texte véhicule la pensée de l'auteur en relation avec l'espace textuel et l'espace référentiel. Cette approche nous permettra de voir comment le texte littéraire reflète la mentalité d'une société qui est vecteur d'idéologie à travers les systèmes de valeurs. On constate que sa théorie comporte une dimension psychologique qui relie l'auteur au texte et le texte à la société. Cette méthode nous permettra d'abord de retrouver dans *CQA* les articulateurs sémiotico-idéologiques en rapport avec la société Sine-Saloum, de voir comment ils agissent les uns sur les autres pour générer des déconstructions et des reconstructions, pour finir par dévoiler l'idéologie qui se cache derrière le langage et les pratiques discursives de Fatou Diome.

Pour mieux cerner la quintessence de ce travail, nous le subdiviserons en trois grandes parties. Dans la première, nous présenterons la mentalité socle des insulaires et son mode de formation. Nous aurons ici deux chapitres dont l'un s'intéressera aux éléments de la culture

¹ Edmond, Cros, *La Sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 35.

² Edmond, Cros, *Op.Cit.* p. 38.

³ Edmond, Cros, « La notion d'idéosème » in *La sociocritique d'Edmond Cros* [en ligne] le 09 mars 2007, sur <https://www.sociocritique.fr> consulté le 13 août 2018 à 13H 24.

⁴ *Ibidem*, p. 106.

tels que les croyances, les valeurs, les normes, les rituels, les idéologies et les tabous pour décrire la mentalité de peuple de Sine-Saloum. L'autre sera consacré à l'étude du mécanisme qui a permis de construire ce système de référence.

La deuxième partie portera sur les facteurs de changement ou de déconstruction de la mentalité originelle des insulaires. Elle comportera deux chapitres dont le premier nous permettra de voir les éléments d'influence lointaine et inconscients qui ont conduit peu à peu le peuple de l'île vers le rejet de leurs valeurs et normes. Le second se chargera de parler des facteurs d'influence volontaire et directs qui ont véritablement induit la remise en question du système de valeur jadis fondamental pour les insulaires.

La troisième partie nous permettra de voir comment le changement de la mentalité du peuple représenté dans le texte est mis en exergue, afin de déduire l'idéologie de Fatou Diome. Cette partie se composera de deux chapitres : le premier présentera la nouvelle mentalité du peuple issue d'un nouveau système de valeur qu'est la modernité ; le deuxième fera échos au décryptage de la vision du monde de l'auteure en rapport au triptyque immigration, féminisme et développement de l'Afrique.

**PREMIÈRE PARTIE : PRÉSENTATION ET FORMATION
DE LA MENTALITÉ SOCLE DES INSULAIRES**

L'étude d'un texte du point de vue de la sociocritique de Cros permet d'interroger l'histoire d'un peuple, d'une société ou d'une communauté donnée à partir d'un phénotexte construit par l'auteur grâce à un génotexte. Comme la mentalité est liée à l'imaginaire d'un peuple et à son mode de vie, c'est-à-dire à ce que Bloch nomme « représentations collectives », il s'agit dans cette partie de voir comment la mentalité est présentée dans le texte grâce au phénomène de morphogenèse qui est selon Cros, *un processus de transcodage qui gère l'inscription des structures économiques et sociales dans le texte*¹. Sachant que dans les sociétés, plusieurs phénomènes inculquent des mentalités aux individus, nous nous demandons alors ce qui peut définir et décrire la mentalité du peuple de Sine-Saloum dans *CQA* et comment ce peuple a acquis cette mentalité qui correspond à sa culture et son identité. Autrement dit, s'il y a une mentalité à laquelle adhèrent les insulaires, il y a nécessairement un moyen par lequel ils l'ont acquise. Dans cette partie, nous envisageons deux chapitres pour répondre à cette question : il s'agit de parler des indices ou des éléments qui marquent la présence de la mentalité, du type de mentalité des insulaires et aussi de présenter les mécanismes par lesquels cette mentalité s'est formée chez le peuple de l'île.

¹ Edmond Cros, « La Notion d'idéosome », *Op.Cit.*

CHAPITRE 1 : LES INDICES DE LA MENTALITÉ

Toute société, qu'elle soit africaine, occidentale, asiatique ou américaine a une mentalité qui oriente sa manière de faire, d'être et d'agir. Ce système de référence peut changer également d'un groupe culturel ou d'une société à une autre. Voilà pourquoi Mucchielli¹ pense que la société est composée de groupes qui ont chacun leur manière de voir les choses. Une telle affirmation nous permet de percevoir le caractère différent et tout à fait singulier de chaque groupe humain. Étant donné que le texte littéraire est considéré comme un microcosme à travers lequel on perçoit l'image d'une société bien définie et qui est généralement celle à laquelle appartient l'auteur, on peut alors conclure avec Hilaire Atiogo² que le texte prend en charge la mentalité ou la culture d'un peuple. Autrement dit, *CQA* traduit la mentalité du peuple de Sine-Saloum. La question que nous nous posons est celle de savoir par quels éléments le texte véhicule la mentalité du peuple Sine-Saloum. En d'autres termes, comment perçoit-on la mentalité des insulaires dans *CQA* de Fatou Diome ? Pour mieux répondre à cette question, nous interrogerons tour à tour les croyances, les rituels, les normes, les philosophies, les valeurs et les tabous culturels de la société de l'île afin de voir le système de référence qui construit et fait la particularité de ce peuple.

1.1. Les croyances et les rituels

➤ Les croyances

Une croyance, selon une approche neurocognitive peut se définir comme *un processus conscient par lequel un sujet adhère à des perceptions ou des élaborations cognitives non vérifiées par les sens*³. En d'autres termes, une croyance implique chez l'individu une acceptation dogmatique d'un fait, d'un événement ou d'un phénomène. Elle s'apparente à une

¹ Alex, Mucchielli, *Les Mentalités*, Paris, PUF, 1985, p. 24.

² Hilaire, Atiogo, « L'inscription de la mentalité Fang-Beti dans *Les Arbres en parlent encore* de Calixte Beyala et *Nous, enfants de la tradition* de Gaston-Paul Effa », Mémoire de Master II, Université de Dschang, 2015, p. 97.

³ Serge Goldman, « Croyances : aux confins mystérieux de la cognition » in *Cahiers de psychologie clinique*, Paris, De Boeck Supérieur, n° 25, 2005, p. 88.

sorte d'entraînement qui conduit peu à peu l'individu vers la découverte de l'objet de la croyance. Dans notre texte, plusieurs croyances se côtoient : la croyance en Dieu qui peut se faire au travers soit du christianisme soit de l'islam, la croyance en la nature et à la tradition qui renvoient à l'animisme.

Pour la croyance en Dieu, on peut constater qu'il s'agit comme nous l'avons dit plus haut de deux obédiences religieuses correspondant à deux types d'individu : on a d'une part les chrétiens et d'autre part les musulmans. Sachant que ces deux religions ont été imposées aux insulaires par les Occidentaux, il est remarquable qu'ils adhèrent à cette croyance au point où seul le nom « Dieu » suffit pour convaincre un individu à rendre service. Ainsi, pour qu'Arame puisse faire des emprunts chez Abdou, « le nom de Dieu mêlé à la demande et toutes les oreilles qui avaient entendu la sollicitation » (p. 19) amenèrent celui-ci à satisfaire sa cliente sans le vouloir. De plus, Dieu est vénéré dans le texte pour ses bienfaits et surtout pour tout ce qu'il fait pour le peuple à travers Abdou. C'est pour cela que Wagane pour remercier ce dernier pour les multiples services qu'il rend aux villageois, affirme : « Dieu est grand, Abdou, [...] et lui seul te rendra tous les bienfaits que tu nous procures. » (p. 29) Cette croyance est tellement poussée qu'on envisage la mort comme une bonne chose, un chemin pour la vie éternelle, car on meurt sur la terre et on va au ciel : au paradis pour les enfants et au paradis ou en enfer pour les adultes en fonction des fautes commises sur la terre. C'est pourquoi : « [...] on console les mères éplorées en leur assurant que tout enfant mort devient un ange et monte immédiatement au paradis où il se fait l'intercesseur de ses parents le moment venu » (p. 28). Parfois même, on va jusqu'à dire que tout ce que Dieu fait est bon pour nous. Donc, quel que soit la circonstance qui se pose au peuple comme bonne ou mauvaise, à l'instar de la mort, on console la victime avec cette parole que Wagane avance à Arame après le décès de son mari Koromâk : « Dieu fait toujours ce qui est le mieux pour nous. » (p. 278)

La croyance en la nature ou animisme renvoie à la croyance en toutes les forces de la nature que celles-ci soient invisibles ou visibles. Dans *CQA*, on constate qu'elle est la plus ancienne, c'est-à-dire avant l'arrivée des colons. Dans ce texte, il est remarquable que le peuple communique avec la nature, avec les esprits qui y vivent. C'est l'exemple des Djinns qui sont d'après l'Islam, des esprits invisibles, qui, comme les hommes, ont été créés pour adorer Dieu. Il existe alors de bons et de mauvais Djinns qui, tout comme les hommes, subiront le même sort : la mort. En plus, les Djinns ont existé bien avant l'islam, c'est-à-dire dans la nature, et c'est de ceux-ci dont il est question dans l'animisme. Ils ont la capacité d'inspirer les enfants à

présager des bonnes et des mauvaises situations. L'extrait suivant illustre cette croyance : « Au village, on se méfie des jeux des enfants car dit-on, les Djinns les inspirent : en y prenant garde, on pourrait bien y lire des présages. » (p. 141)

Pareillement, la nature fournit au peuple de l'île une protection à travers les écorces d'arbres. Ces écorces pouvant aider à la thérapie et surtout au maintien de la bonne forme des individus. Lorsque le texte parle d'« une cordelette en écorce de baobab [...] qu'elle portait autour de la taille. Une cordelette sensée chasser le mauvais œil et protéger la santé du bébé à venir » (p. 194), on constate ici que pour que la grossesse de Coumba arrive à son terme sans complication, la nature a un grand rôle à jouer. Donc, la nature est puissante et offre la protection nécessaire au peuple de Sine-Saloum, tout en favorisant la procréation.

La croyance en la tradition implique aussi la croyance aux ancêtres, à l'ordre ancien, aux valeurs ancestrales qui ont été véhiculées dans le temps. Elle s'appuie aussi sur l'idée selon laquelle les morts ne sont pas morts. Dans *CQA*, on perçoit que le peuple est soumis aux coutumes à travers de nombreux principes. Il s'agit par exemple du fait que les petits enfants peuvent s'amuser avec les grands-parents, se moquer même. Ce principe est démontré dans cet extrait : « Selon la coutume du village, il est permis aux petits enfants de plaisanter avec leur grands-parents, de les railler même, pour leur manifester leur tendre attachement. » (p. 40) C'est ce rapprochement qui témoigne de l'amour qu'ils ont les uns pour les autres. Si les enfants s'éloignent ou se méfient des grands-parents, alors, on peut déduire que la relation qui devrait exister entre eux a été mal négociée : par conséquent, il n'y a pas d'affection. Comme autre principe que la tradition inculque au peuple, on a le principe selon lequel la polygamie est une norme obligatoire pour tout homme. Étant donné que les anciens furent polygames, il est impossible de croire que les générations futures puissent s'en écarter. C'est pourquoi le texte dit : « D'une autre génération, la première épouse, moulée dans les certitudes traditionnelles, considérait la polygamie comme une situation inévitable [...] » (p. 49) Les premières épouses de polygames croient et suivent l'ordre traditionnel qui commande leurs actions, leur raisonnement et leur attachement aux valeurs anciennes.

En plus, du fait que les ancêtres soient considérés comme des personnes toujours vivantes, leur adoration est également nécessaire car leur colère peut entraîner de nombreux dégâts. C'est dans ce sens que pour chaque poulet à cuire, le sang doit être enterré dans un trou afin de les vénérer, les louer et leur demander tout ce dont on a besoin pour toute la famille car pour Arame, quand « nos ancêtres sont nourris, ils veillent sur nous. » (p. 293) Donc, il est

important de les apaiser chaque fois que l'occasion se présente. Il ressort jusqu'ici que le peuple de l'île a une mentalité visible sur deux croyances bien distinctes, ce qui nous permet de parler ici de mentalité « religieuse » et de mentalité « animiste » ou « traditionnelle ».

➤ Les rituels

Selon Erving Goffman, sociologue américain, *le rituel est un acte formel et conventionnalisé par lequel un individu manifeste son respect et sa considération envers un objet de valeur absolu, à cet objet ou à son représentant*¹. Autrement dit, un rituel est un acte conventionnel reconnu par un individu et sa communauté afin de manifester le respect d'un être décédé, d'un dieu ou des ancêtres. Les rituels peuvent se pratiquer dans presque tous les domaines à l'instar de la religion, de la tradition qui est lié aux coutumes, de la politique, de l'éducation. Le rituel est aussi un acte répétitif qui fait intervenir la culture de l'organisation et les individus. Dans le cas de notre texte, nous avons d'abord le rituel de veuvage, qui est celui qui se fait par les femmes après le décès de leurs époux. Ce rituel existe dans toutes les sociétés africaines mais ici, il est question de la société musulmane. Arame doit pratiquer ce rituel pour le décès de son conjoint Koromâk et l'on précise que pendant cette longue période, il y a des règles à respecter. Elle devra entamer « trois mois et dix jours de réclusion pour veuvage que la religion musulmane exigeait d'elle, période où elle était sensée prier pour le repos de son époux. » (p. 280) Cette période appelée « période de viduité » dure longtemps et doit être accompagnée de prières, d'un code vestimentaire décent, d'une réduction de la fréquence des sorties et pour finir, la veuve est exempte de demande en mariage jusqu'à la fin du veuvage.

Ensuite, comme autre rituel présent dans le texte, on a celui de guérison qui se fait par les vieillards malades à l'endroit des tous petits. Ce rituel s'apparente à l'aumône qui est le troisième pilier de l'islam et renvoie à une purification au travers des biens que l'on a acquis légalement. Les vieillards de l'île comme Koromâk suivaient ce rituel car : « Au village, les malades notamment les personnes âgées donnent des offrandes aux petits : les prières de ces anges dit-on favoriseraient la guérison. » (p. 131) L'importance de ce rituel se situe dans sa capacité à guérir les malades et à rendre plus solides les vieillards en leur assurant une longévité. En y impliquant les petits innocents, les effets de cet acte semblent positifs.

¹ Frédéric keck citant Erving Goffman, « Goffman, Durkheim et les rites de la vie quotidienne » in *Archives de Philosophie*, n°03 (Tome 75), 2013, p. 474.

Le dernier rituel est animiste et se nomme le rituel d'apaisement des dieux et des ancêtres. Dans le texte, il se manifeste par le fait d'enterrer le sang du poulet dans un trou, après qu'il ait été tué par un homme. Parfois, ce sang est utilisé pour arroser les crânes des ancêtres afin de les apaiser et de purifier les individus en difficulté. Comme le texte le dit, le but de ce rituel est d' : « apaiser les ancêtres et attirer leurs bonnes grâces sur toute la famille, » (p. 293) surtout sur la famille de celui qui l'effectue. Il est accompagné quelque fois de prières, du lait caillé et du mil avant de reboucher le trou. On se rend alors compte que, la société de Sine- Saloum pratique des rituels qui sont à la fois de l'ordre religieux et de l'ordre traditionnel.

1.2. Les normes et les philosophies

➤ Les normes

Selon le sociologue Durkheim,¹ une norme est une manifestation contraignante de la valeur. En d'autres termes, la norme définit le domaine de l'action sociale en précisant les comportements et les attitudes qui sont conformes et ceux qui sont déviants. Autrement dit, la norme se comporte comme une obligation, un idéal qui peut être formel ou écrit (loi) ou informel, c'est-à-dire qui se situe dans le cadre des mœurs, des habitudes et des coutumes. C'est sur cette dernière catégorie de norme que nous allons nous appesantir.

Les principes que doit respecter le peuple de l'île sont rattachés à la tradition, donc ils relèvent ou alors traduisent la mentalité traditionnelle qui se caractérise par le respect de l'ordre ancien. Voilà pourquoi Homans George définit la norme comme *un énoncé qui spécifie la manière dont un individu ou des individus d'un certain groupe est censé se comporter dans des circonstances données, selon la personne qui énonce la norme*². On constate par exemple dans *CQA* que la polygamie et la progéniture abondante sont des éléments culturels qui assurent l'honneur, le prestige et la puissance d'un homme. C'est pourquoi Abdou le boutiquier, « quadragénaire, polygame, marié à deux épouses et père d'une dizaine d'enfants [...] désirait simplement assurer le pain des siens. » (p. 26) Par ailleurs, une innombrable quantité d'enfants n'est pas suffisant car il faut qu'il y ait au moins un enfant de sexe masculin. Cette mentalité est propre aux Africains qui pensent assurer la pérennité de la lignée grâce à un futur représentant du père. Dans le foyer de Bougna, deuxième épouse de Wagane, « les garçons étaient l'objet de sa plus féroce jalousie. » (p. 51) Chaque femme désire avoir un

¹ Emile, Durkheim, *Sociologie et philosophie*, Paris, PUF, 1996.

² Razmig, Keucheyan citant George Homans, « Durkheim, Wittgenstein et les normes de la pensée », in *Diogène*, N°228, 2009/4, p. 83.

garçon afin que ce dernier soit choisi par le père pour diriger la famille s'il s'avérait qu'il n'existât plus. Le combat, les haines se multiplient alors dans la famille car selon la tradition du village « [...] une telle infortune nous [les femmes] dérouta l'amour d'un homme. » (p. 51) L'on perçoit que la mentalité des individus de Sine-Saloum est rattachée au principe selon lequel une progéniture est nécessaire pour la stabilité d'un couple et plus encore la naissance d'un enfant garçon.

Un autre principe dicte le comportement et les attitudes de ce peuple : il s'agit de la question de la femme. Nous nous retrouvons dans une société où la femme a plus d'obligations que de droits. Elle doit savoir que son mari est le chef et qu'il a bien plus de valeur et de pouvoir que ses parents ; car la tradition dit que les femmes « pouvaient obéir ou pas à leurs parents, mais si elles voulaient sauver leur âme, elles devaient vénérer leurs maris en toutes circonstances. » (p. 29) Le mari ici prend la place d'un dieu et quel que soit ce qu'il dit ou fait, il faut se plier à sa volonté. Pour tout dire, l'épouse doit être soumise à son mari.

Concernant les questions de mariage, la bru doit suivant la tradition « rester au village sous le toit de ses beaux-parents, où elle doit décharger sa belle-mère des tâches ménagères qui lui incombent. » (p. 81) Cette pratique est visible dans les sociétés musulmanes, afin que la belle-mère puisse apprécier les talents, l'éducation et les vertus de sa bru ; surtout pour vérifier si elle fera une bonne épouse pour son fils.

Pour ce qui est des hommes, le principe auquel ils doivent se conformer est en rapport avec leur premier salaire : chaque jeune garçon qui a pu gagner sa vie a l'obligation d'envoyer sa première paye à ses parents, qu'ils aient réclamés ou non. C'est ce qu'a fait le fils de la coépouse de Bougna qui, « respectueux de la tradition, [...] avait envoyé son premier salaire à ses parents. » (p. 54) Selon la mentalité traditionnelle, ce geste très remarquable témoigne de la bonne éducation de l'enfant et de son attachement à la coutume, ce qui permet de renforcer la réussite à venir du jeune homme qui se voit comblé de bénédiction.

Dans un cadre général, tant pour l'enfant de sexe féminin que masculin, la norme selon laquelle il faut respecter les parents sous peine d'être maudit est, elle aussi importante. Tout affrontement entre l'enfant et le parent est un mauvais signe pour sa réussite future. C'est pourquoi Lamine en colère contre sa mère préfère se retirer car la tradition prévoit que : « [...] pour éviter un clash avec les parents ou des proches, n'importe qui peut se replier dans le

cousinage et revenir quand les esprits sont apaisés, sans que cette brève absence soit considérée comme une rupture. » (p. 139)

➤ **Les philosophies**

Selon Mucchielli, il est possible de passer facilement de la doctrine à l'idéologie ou la philosophie qui représente une organisation des idées d'un groupe. Il définit l'idéologie comme *une construction intellectuelle qui sert à expliquer et à justifier une conception du monde et les conduites y afférentes*.¹ Ce qui voudrait dire que l'idéologie tout comme la philosophie permet de justifier les comportements, les valeurs intrinsèques constitutives de la mentalité d'un groupe. Il s'agit d'une expression rationnelle qu'un peuple ou un groupe construit et qui oriente ses attitudes. Dans *CQA*, nous retenons quatre philosophies qui se côtoient.

Il s'agit d'abord du matérialisme qui se définit comme une doctrine qui prône la valeur de la matière ; Par cette idéologie, l'individu s'attache au matériel aux dépens de l'esprit. Le peuple de l'île a développé cette philosophie au regard de leur mode de vie et de l'inégalité de la société et des individus en ce qui concerne la possession des biens. Dans les conditions de vie difficiles, « dans le marasme du Sud, quel parent refuserait la main de sa fille à un marin embauché par une compagnie européenne ? » (p. 56) Les pays sous- développés pourraient facilement construire cette idéologie vu la misère, la faim et leurs conditions de vie précaires. Les mariages, les amitiés et même les relations intertribales sont également basés sur la mentalité selon laquelle être riche est synonyme de puissance, de pouvoir sur le plan individuel et social. Le fait d'informer à Daba que celui qui souhaite l'épouser est en Espagne reste un argument solide pour qu'elle accepte le choix de ses parents à épouser Lamine. C'est pourquoi l'on dit que « même si personne ne pouvait le lui faire avouer, elle avait flairé dans cette union avec Lamine l'occasion d'une rapide ascension sociale. » (p. 223) On constate que cette société s'appuie sur la valeur du matériel pour construire les mariages, qui, pour la plupart sont forcés. Cette mentalité matérialiste permet aux insulaires de développer un intérêt particulier pour les relations construites par les parents, car elles impliquent le bien-être de la jeune fille et celui de sa famille. Chaque émigré est considéré ici comme un individu matériellement et financièrement stable car les jeunes filles de l'île « connaissaient la pression que l'entourage était capable d'exercer sur une fille dès qu'un émigré s'intéressait à elle. » (p. 199)

¹ Alex, Mucchielli, *Op. Cit.*, p. 35.

Comme autre idéologie, nous avons le fatalisme qui peut encore être appelé déterminisme car les deux philosophies se construisent sur le fait que les choses ne changent pas sous l'influence de l'homme. Le fatalisme se définit comme une idéologie qui *soumet nos actes à une puissance irrésistible, sans doute, mais capricieuse, sans loi et sans frein, dont on peut tout attendre et dont aucune science ne saurait jamais prévoir les effets*¹. Ce qui veut dire que le fatalisme est une attitude selon laquelle l'on ne peut modifier le cours des événements fixés par le destin. Elle prône la croyance au destin et est très marquée dans les sociétés musulmanes où l'on sait que tout est fixé d'avance par Dieu. Rien n'arrive au hasard et rien ne change. Il faut noter que les femmes de l'île qui respectent cette idéologie laissent délibérément les événements suivre leur cours parce que persuadées qu'elles ne peuvent rien y changer. Daba, malgré les moments difficiles qu'elle traverse se plie à la volonté des autres qu'elle considère comme son destin. C'est dans ce sens que l'on dit « Daba semblait plus fataliste et rien n'indiquait le dessein de quitter les rails que d'autres avaient tracé pour elle. » (p. 223) Cette mentalité fataliste va jusqu'au défaitisme chez les femmes dans l'attente de leurs fils. Elles savaient que le destin leur avait arraché leur fils et époux, donc Arame « ne cherchait plus à lutter contre son mauvais destin. » (p. 35)

Parlant du modernisme, Mucchielli la définit comme une doctrine qui valorise le changement dans le temps et non le retour à l'ordre traditionnel. Dans *CQA*, cette idéologie intervient comme celle qui va en contradiction avec la mentalité traditionnelle et religieuse du peuple. Elle agit comme une cause du changement de la mentalité des insulaires que nous verrons dans la deuxième partie du travail. La mentalité qui naît de cette idéologie est visible à travers l'éducation et les attitudes devant le mort de l'autre. En ce qui concerne l'éducation, elle est le moyen par lequel le peuple accède à la raison, à la richesse et aussi à certaines activités plus nobles et moins salissantes. Lamine, grâce à son éducation, s'était hissé au-dessus des autres et imposait du respect à sa personne parce que « les nombreuses années qu'il avait passé à l'école l'avait détourné de ce genre d'activité [la pêche artisanale]. » (p. 76) Face à la perte d'un être cher, on ne se dit plus que Dieu l'a voulu, au contraire, on le maudit, on devient triste, esseulé, on se lamente car la mort de l'autre fait peur, *désormais elle est une rupture*². On se la représente mais il est difficile de vivre avec ce vide ; on organise les obsèques pour accompagner la sépulture afin que l'âme du défunt repose en paix. La mort du fils aîné d'Arame lui a valu toute sa vie et son temps car elle ne pense pas combler ce vide. Ses amies

¹ Noël, Léon, « Le principe du déterminisme » in *Revue néo-scholastique*, 12^e année, n°45, 1905, p. 06.

² Philippe, Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Age à nos jours*, Paris, Seuil, 1975, p. 52.

venues aux obsèques lui répétaient qu'elle n'est pas seule, question de la reconforter en ces moments, en lui assurant qu'elle aura toujours leur soutien.

Pour ce qui est du collectivisme, Mucchielli l'appelle encore « totalitarisme »¹ ; cette idéologie consiste à considérer la collectivité comme objet social ou à considérer l'ordre collectif dans l'organisation social. Elle s'oppose à l'individualisme en ce qu'elle construit une mentalité basée sur la valorisation de la communauté, de l'intérêt commun d'un peuple. Nous constatons que dans la société Sine-Saloum comme dans toute autre société africaine, l'individuel n'a pas sa place. Tout ce que l'on fait, et devient c'est pour le bien de la collectivité. C'est ce que fait Lamine immigré. Lorsqu'il était en Europe, il « luttait et pensait aux siens. Son copain agissait pareillement. » (p. 77) Pour les femmes comme Arame sur qui reposait toutes les responsabilités et charges de la famille, se préoccuper d'elle-même était impossible car s'occuper des autres était son sacerdoce. On se rend à l'évidence que les idéologies sus-citées permettent de retracer les mentalités qui se côtoient sur cette île et qui fabriquent la perception du monde des insulaires.

1.3. Les valeurs et les tabous

➤ Les valeurs

Une valeur peut se définir comme *un principe général, sorte de loi ou de règle qui se trouve à la source d'une conduite reconnue idéale et estimable par un groupe.*² En sociologie, les valeurs font référence à des attributs et des aperceptions qu'une personne partage avec les membres de son groupe social. Elles constituent une « morale » qui donne aux individus les moyens de juger leurs actes et de se construire une éthique personnelle. Elles agissent en termes de devoir et guident les actions des individus d'une société en les conduisant peu à peu vers un idéal d'homme que cette société recherche. Les valeurs que prône notre texte sont de l'ordre de la mentalité traditionnelle. Il est question des valeurs, comme la solidarité, le respect des autres et l'hospitalité. Ces valeurs témoignent de l'amour et de la considération que les Africains ont face à leurs propres frères et face aux étrangers. La réception offerte à Marie-Pierre³ par la famille africaine de son époux traduit également cette mentalité qui est en fait le socle de

¹ Alex, Mucchielli, *Op. Cit.*, p. 34.

² *Ibidem*, p. 36.

³ Auguste, Owono Kouma, « Essais d'analyse sémiotique des réceptions offertes à Marie- Pierre Letellier dans *Les Deux mères...* et *La Revanche* de Guillaume Ismaël Dzewatama de Mongo Beti » in *SYLLABUS. Revue scientifique interdisciplinaire de l'École normale supérieure*. Série « Lettres », Numéro spécial consacré à « Langue, culture et identité », Yaoundé, Éditions Clé, 2011.

l'identité culturelle africaine, car en comparaison avec la réception à elle offerte par ses frères européens, Marie-Pierre pense avoir été mieux reçue par les Africains. C'est en fait l'authenticité de la réception qui lui a été offerte qui traduit l'hospitalité africaine. Dans notre texte, cette hospitalité est également visible avec l'arrivée de la dame porcelaine, une Européenne. On remarque que même face à un étranger qui représente une menace pour son bonheur, on lui doit du respect et de la considération. C'est ce que fait Coumba avec sa coépouse blanche revenue avec Issa. À l'arrivée de la Dame porcelaine, « on aménagea une jolie chambre », après la visite du village, « Coumba leur servait leur repas [...]. C'était également elle qui lavait leur linge, allait chercher de l'eau pour les innombrables douches qui sauvait madame et ses enfants de la canicule. » (p. 269) Ces nombreuses tâches qu'elle effectuait étaient saluées par la dame porcelaine elle-même qui appréciait cette généreuse hospitalité.

Par ailleurs, Abdou le boutiquier avait beaucoup de respect pour Arame qui était seule à gérer ses enfants et s'inquiétait de sa situation de femme mariée misérable et surtout soucieuse de sa progéniture. Voilà pourquoi « se faire humble au passage de la dame c'était certes pour lui témoigner du respect, mais cela exprimait davantage encore une muette solidarité de condition. » (p. 21) Cet homme compatissait à la situation d'Arame en lui accordant beaucoup de prêts. La solidarité du peuple de l'île est visible tant dans les situations heureuses que malheureuses comme la mort. À la perte d'un être cher, plusieurs personnes se mobilisent pour soutenir la personne éprouvée, pour lui apporter le réconfort et l'empêcher de se noyer dans la solitude et la détresse. Cette mentalité purement africaine stipule que toute situation qui touche mon confrère m'implique aussi. C'est pour cela qu'après le décès de Koromâk, « la demeure grouillait déjà de monde : parents, alliés et voisins, alertés par les cris, affluaient de tous les coins du village. » (p. 279) Le retour de l'immigré est une cérémonie qui réunit tous les villageois, jeunes comme vieillards, tous impressionnés par celui qu'ils considèrent comme le tout puissant, le héros. C'est pour cela qu'au retour de Lamine il reçut « une foule d'hommes venus lui rendre hommage » (p. 319) pour son engagement, pour son initiative, son projet de construction et surtout pour son retour parmi les siens. Au bout du compte, il est visible à travers les valeurs représentées plus haut, que la mentalité africaine est basée sur le idéaux de respect d'autrui, d'assistance et d'accueil qui ont partie liée avec l'idéologie collectiviste.

➤ **Les tabous**

L'expression « tabou » est née dans le terreau d'une ethnologie qui se constitue à la fin du XIXe siècle, mais qui de nos jours a fini par prendre un sens proprement politique dans l'expression « briser les tabous ». Selon Nelly Labère, le tabou *fonctionne comme une règle ou une norme implicite qu'il convient de ne pas transgresser sous peine de remettre en question la structure de la société*¹. En d'autres termes, le tabou est un interdit social que doit respecter les membres d'une société ou d'un groupe social afin d'être exempté de punition, de malédiction et de bénéficier des privilèges accordés par la société. Ces interdits construisent la mentalité d'un groupe et lui confèrent des limites à son épanouissement, qui pourraient être d'ordre physique, intellectuel ou spirituel. Dans *CQA*, suivant la mentalité traditionnelle de Sine-Saloum, est considéré comme tabou le fait d'engrosser une fille avant de l'avoir mariée. Cet interdit, lorsqu'il est transgressé a des conséquences sur l'individu, sur toute sa famille et ses proches. Comme conséquence, on a le déshonneur, la honte, le mépris des autres, les commérages et parfois, l'on oblige celui qui a commis le forfait à épouser la victime. C'est en ce sens qu'Arame éveille la conscience de Lamine son fils sur cette pratique en ces termes : « Tu sais ce qu'il en coûte dans ce village, d'engrosser la fille d'autrui avant de l'avoir épousé, hein ? Le prix de la honte ! Une double dot ! Des commérages perpétuels et le mépris des gens qui ne valent guère mieux que toi ! Pitié, pas ça ! » (p. 111)

Un autre tabou construit la mentalité de ce peuple : il s'agit ici du fait, pour l'homme, d'être moins âgé que son épouse. Cet interdit culturel construit la mentalité selon laquelle la femme doit toujours être inférieure à son époux ; mais les immigrés arrivés en Europe sont exposés au problème de logement, de nutrition et surtout de papier qui conditionne la libre circulation en pays étranger ; Lamine et Issa transgressent l'interdit afin d'assurer l'équilibre de leur vie. L'on peut se rendre compte que ce dépassement est volontaire et vise à atteindre un idéal qui est le bien-être, d'où le texte de dire : « venus d'une culture où l'homme est toujours plus âgé que son épouse, ils avaient perdu leurs tabous en même temps que leurs papiers. » (p. 235) Il ressort au niveau des tabous qu'ils sont bafoués de façon volontaire dans le but de vivre aisément et de s'adapter au milieu étranger.

En définitive, il était question pour nous dans ce premier chapitre de relever dans *CQA* les marques de la présence des mentalités ou alors la mentalité originelle qui guide les insulaires au quotidien. Il ressort de ce développement que deux croyances sont représentées ici : il s'agit du déisme et l'animisme. Parlant des rituels, ils correspondent à ces différentes

¹ Nelly, Labère, « Le tabou : éditorial » in *Questes*, n°07, Paris, 2004, p. 02.

croyances. Nous avons le rituel de veuvage qui est pratiqué par les veuves, celui de guérison qui a les caractéristiques de l'aumône et est pratiqué la plupart du temps par les personnes âgées et le rituel d'apaisement des dieux. Pour ce qui est des normes et des philosophies, on constate que les normes relèvent toutes de la tradition, tandis que les philosophies à la fois de la tradition, de la religion et de la modernité. Parlant des valeurs et des tabous, nous notons qu'elles sont en rapport avec la tradition. Donc, la société Sine-Saloum est construite et évolue sous la base de la mentalité traditionnelle/religieuse qui rencontrera des obstacles au fil du temps. Nous pouvons alors nous demander comment ce peuple a pu construire cette mentalité socle à laquelle il a longtemps appartenu.

CHAPITRE 2 : FORMATION DE LA MENTALITÉ

Les groupes sociaux et parfois même les individus diffèrent par leur mentalité à cause de plusieurs phénomènes qui influencent leur quotidien ou qui se répètent dans leur environnement. Ainsi, en fonction par exemple du genre d'ami, du style vestimentaire, de la prise de position, l'on perçoit rapidement à quelle mentalité ou société se rattache un individu. Bon nombre de société façonnent l'individu en fonction de leurs attentes, ou alors l'orientent vers un idéal communautaire. C'est pourquoi Mucchielli pense que *c'est le système relationnel dans lequel est inséré l'individu qui l'influence et façonne sa mentalité*¹. Nous pouvons de ce fait nous poser la question suivante : comment se construit la mentalité du peuple de Sine-Saloum dans CQA ? Autrement dit, quel mécanisme favorise la formation de la mentalité de ce peuple ? La réponse à cette question nous permettra d'explorer d'abord l'éducation comme moyen de façonner la mentalité, ensuite nous parlerons de l'habitude ou de l'expérience et enfin nous évoquerons le cadre de vie comme autre moyen de former la mentalité.

2.1. Formation par enculturation ou éducation

Si l'éducation scolaire peut s'appréhender du point de vue de la pédagogie comme un processus qui permet de conduire un individu vers son autonomie, donc de lui permettre de vivre par lui-même, l'éducation qu'inculquent les parents à leurs enfants ou la société aux individus vise le même but. L'enculturation se définit comme *le processus au travers duquel l'individu acquiert la culture de son groupe, de sa classe, de son segment ou de sa société* [...].² C'est un phénomène qui s'opère pendant l'enfance, car l'enfant est plus apte à être façonné contrairement à l'adulte. Cette enculturation passe par l'éducation que les parents et la société transmettent aux enfants. Par l'éducation, l'enfant acquiert des comportements, des valeurs, des normes, des croyances, des coutumes, bref tous les éléments qui constituent la

¹ Alex, Mucchielli, *Op.Cit.*, p.60.

² *Ibidem*, P.42.

culture intériorisée du groupe auquel il appartient. Elle peut se faire par l'interdiction et la peur comme dans la culture Fang-Béti décrite par Hilaire Atiogo¹. Mais dans le cas de *CQA*, l'éducation se fait ici par les conseils et les obligations, donc par la flatterie. Cette éducation permet à l'individu de s'engager pleinement, voire à adhérer à la pensée commune comme une volonté. À ce niveau, l'environnement socio-affectif de l'enfant ou encore sa famille lui propose une définition de lui-même et une conduite à tenir. C'est dans cette optique qu'Arame affirme : « De mon temps, on nous apprenait qu'une bonne maîtresse de maison accomplit ses tâches aux aurores. » (p. 157) Cet apprentissage permet de construire une mentalité de femme battante tout en insistant implicitement sur le rôle primordial de la femme dans la stabilité et le bien-être familial.

La femme dans la société musulmane Sine-Saloum, à travers l'éducation qu'elle a reçue doit avoir une mentalité de solitude et d'enfermement, surtout lorsqu'elle est confrontée aux difficultés. Dans ce sens, celle-ci devra opter pour des tâches ménagères ou autre activités pour évacuer le stress dû aux problèmes. Donc, le travail se présente alors comme une cure cathartique en ce sens où « depuis toutes petites, on leur avait appris que le travail pouvait distraire de tous les maux. » (p. 181) Cette mentalité traditionnelle propre aux sociétés musulmanes construit ou renforce la mentalité du silence que nous allons explorer dans la troisième partie du travail.

De même, dans *CQA*, la question de l'existence humaine, c'est-à-dire du début et de la fin de l'humanité est tellement abordée dans l'éducation. Les femmes de l'île depuis leur enfance savent bien que tout ce qui est nature ou qui appartient à la nature y retournera. Ce qui leur permet de construire une mentalité relative à la mort : il s'agit du principe selon lequel la mort est un phénomène naturel. C'est ce que Philippe Ariès appelle *la mort apprivoisée*,² c'est-à-dire une mort à laquelle personne n'échappera et dont il faut se préparer. Arame et Bougna après le départ clandestin de leurs fils pour l'étranger repensaient à cette éducation selon laquelle « la nature retourne à la nature » (p. 177) avec plein de remords, car ce serait une tristesse de savoir leurs fils morts dans les eaux.

De plus, l'éducation des femmes porte également sur l'éducation conjugale qui est importante pour toute femme qui aspire au mariage. C'est l'exemple du conseil que donne une grand-mère à Coumba le jour de son mariage. Il s'agit de cette phrase récurrente dans nos

¹ Hilaire, Atiogo, *Op. Cit.*, p. 24.

² Philippe, Ariès, *Op. Cit.*, p. 20

sociétés : « Pour garder un homme, il faut le tenir doublement par le ventre. » (P.268) Ce qui voudrait dire que les relations sexuelles et les bons repas sont des points sur lesquels la femme est jugée par son époux et qui peuvent la valoriser ou non. Dans la société de l'île représentée dans le texte, la femme joue un rôle très important tant sur le plan social qu'économique. Elle est également sujette d'une éducation particulière qui, selon la tradition lui propose tous les moyens pour devenir la femme idéale pour la société. Cette éducation transmise majoritairement par la mère repose sur les devoirs de la femme dans son foyer et dans la société. Chaque mère veut transformer sa fille en un modèle de la société en l'impliquant dans les tâches domestiques et en la soumettant à la famille, au clan et aussi à son époux. C'est pour expliquer ceci que le texte dit : « Lorsqu'elle [Coumba] vivait encore chez ses parents, sa mère l'associait certes à toutes les tâches domestiques, et dès qu'elle regimbait, ne manquait jamais l'occasion de lui rappeler qu'elle était une femme. » (p. 163) La jeune Coumba devait savoir qu'en tant que femme, elle est sensée assurer toutes les tâches de la maison afin de se préparer pour son foyer imminent. Les aînés ayant acquis plus d'expériences peuvent également éduquer la jeune fille afin de lui offrir le matériau nécessaire pour construire sa future vie conjugale, étant donné que chaque mère ne voit l'avenir de sa fille que dans un foyer : c'est la mentalité traditionnelle. C'est pourquoi toutes les aînées de Coumba présentes à son mariage l'avaient conseillée en disant : « une épouse doit être docile. » (p. 163) De même, toute éducation donnée à la jeune fille de l'île est dans le but de fabriquer une mentalité de soumission à la fois aux traditions et à la société. On le constate dans le texte à travers le passage suivant : « son éducation était centrée sur son obligation d'alignement aux diktats de la famille, du clan, du village. » (p. 258) Donc, Arame n'avait pas le droit de s'opposer à ce que la famille ou le village a décidé ; son point de vue ne compte pas dans les prises de décisions.

Pour les hommes de l'île, à force de côtoyer la mer depuis leur enfance, « on leur sériane que la mer est leur mère et aussi leur épouse. Ils doivent l'aimer comme une mère nourricière, la séduire et la dompter comme une épouse. » (p. 196) C'est cette éducation qui est à l'origine de la mentalité extravertie selon laquelle risquer sa vie dans les eaux pour l'Europe reste une mode pour les jeunes garçons. Elle permet aussi de comprendre que la mer fournit au peuple de Sine-Saloum tout ce dont il rêve : la possibilité d'être en contact avec l'étranger tant convoité dans leurs rêves et les fruits de mer pour la consommation. Ce sont tous ces manques qui les amènent à braver chaque jour les vents et les marées pour trouver satisfaction ailleurs. Cette

mentalité construite à ce niveau nous montre que pour les insulaires, la mer est plus une source de bien être que de malheur, d'où leur courage et leur détermination.

2.2. La formation par habitude ou expérience

L'expérience, l'habitude tout comme la routine permettent de former des attitudes qui désignent selon Mucchielli *une prédisposition générale psychologique envers quelque chose*¹. Il s'agit d'une construction mentale qui survient quand on est en contact permanent avec certains événements ou situations qui modifient notre configuration mentale originale, afin de prédisposer l'individu à une certaine façon de voir, de penser et de sentir les choses. Cette attitude peut se définir en fonction de l'orientation de la prédisposition. Dans *CQA*, on se rend compte que la mentalité est construite grâce aux expériences auxquelles font face les individus, en particulier les femmes.

D'une part, l'on constate que la société Sine-Saloum est en proie à la précarité, à la pauvreté. Il faut se battre pour survivre et surtout ne pas se décourager car on a une progéniture à nourrir. Il s'agit d'une région où l'épicurisme est en vigueur, c'est-à-dire la philosophie du bonheur selon laquelle on jouit de l'instant présent. Dans cette tendance épicuriste qui va grandissant et sans une lueur d'espoir pour les insulaires, ceux-ci développent une mentalité de pessimiste car « des années passées à se pourrir la vie les avaient ôté l'habitude de passer des moments heureux. » (p. 183) Ce pessimisme conduit peu à peu les individus vers la mort. Chacun envisage sa mort : c'est *la mort de soi*². L'on quitte de l'éducation selon laquelle il faut reconnaître que nous sommes destinés à mourir (préparation psychologique) à la configuration mentale qui stipule que l'on doit se familiariser à la mort. On perçoit clairement que sur l'île, il est plus question de survie que de vie ; la survie consistant ici à braver les obstacles, les situations malveillantes et d'avancer lentement dans le désespoir vers la mort. Voilà pourquoi on dit « [...] il est des contrées où l'on côtoie tellement la mort que la survie elle-même semble un pied de nez fait à la vie. » (p. 16) La précarité de la situation dans laquelle vit le peuple de l'île est en quelque sorte une métaphore de la mort.

D'autre part, par habitude, les femmes moulées dans le silence faces aux affres de la vie qu'elles traversent, l'absence des époux, le poids psychologique de l'absence de leurs fils

¹ Alex, Mucchielli, *Op. Cit.*, p.39.

² Philippe, Ariès, *Op. Cit.*, p.37.

renforcent leur mentalité de résigné. Prises dans le piège des mariages forcés et de la misère, les femmes de l'île développent par habitude une mentalité de méfiance : certaines partagent le même toit avec un époux qu'elles n'ont jamais aimé parce qu'on le leur a imposé, et plus encore, en subissant les violences de celui-ci. Ce qui amène les femmes comme Arame à développer la méfiance envers leur époux. Même à l'annonce d'une bonne nouvelle, elle se méfiait de manifester sa joie et d'embrasser son époux qui ne ressent pour elle que du mépris. Voilà pourquoi le texte dit que lorsque Koromâk avait annoncé à Arame que son fils Lamine est bien arrivé en Espagne, « elle ne savait plus comment on fait ces choses-là, elle en avait perdu les automatismes et lui restait immobile de son côté, bloqué autant qu'elle. » (p.183) La mentalité de méfiance dans ce couple se manifeste par la solitude, le silence et la distance. Ayant eu l'habitude de vivre sans se parler, Arame développa le silence envers son époux : plus de repas à table, plus de soutien, plus de rapprochement, plus de moments heureux à partager, juste des regards méchants, des injures. Elle se résignait en prenant l'habitude de vivre comme une femme célibataire. Des rares cérémonies étaient la bienvenue pour la déstresser et ces moments heureux étaient toujours jonchés de regret et de frustration. On peut dire que les habitudes construisent les mentalités, modifient les comportements et les attitudes pour développer de nouvelles perceptions du monde qui orientent les groupes sociaux.

2.3. La formation par cadre de vie

Le cadre de vie renvoie au milieu dans lequel vit un peuple ou une société et il a des influences sur la psychologie de ce dernier. Alex Mucchielli évoque la psychologie des peuples en s'appuyant sur la théorie des milieux de Montesquieu pour démontrer que *le milieu physique et en particulier le climat, exerce, par l'intermédiaire des corps, une action déterminante sur la psychologie des populations.*¹ Ce qui voudrait dire que les activités, l'environnement, le mode de vie des individus dans un cadre de vie façonne leur mentalité. Alors, plus on change de milieu, plus on s'adapte et adopte une nouvelle mentalité. Dans *CQA*, le cadre de vie dont il est question est une île c'est-à-dire, géographiquement parlant, une terre émergée entourée d'eau de tous les côtés.

Tout d'abord, remarquons que l'île appartient à un monde des espaces clos dans la mesure où la vie n'est concentrée que sur un bout de terre dont l'accès reste difficile, sauf par

¹ Alex, Mucchielli, *Op. Cit.*, p.50.

voie maritime. De plus, dans cet espace, la prémisse culturelle que nous retenons est la lutte pour la survie ; c'est cet objet nodal qui permet de construire la mentalité du peuple. Pour subsister dans cet espace, les insulaires doivent lutter en permanence contre la nature. Nous parlons ici en grande partie des femmes et des enfants dans la moindre mesure. Pour se nourrir et nourrir leurs multiples familles, Arame, Bougna, Coumba et Daba doivent aller chercher du bois dans la forêt, des fruits de mer afin d'assurer le repas de la journée. L'objectif de cette lutte permanente est le bien-être de la progéniture présente et de la postérité. Par conséquent, « il fallait lutter et elles luttaient vaillamment. » (p. 14) Quelque fois, les enfants tourmentés par la famine « sillonnaient les ruelles du village et la brousse alentour, où ils cueillaient et ingurgitaient tout ce qui leur semblaient comestibles. » (p. 177) L'île exposée aux problèmes de nutrition vit en fonction de ce que la nature offre par jour. C'est pourquoi le texte dit : « sur ce coin de la planète où les maigres productions journalières sont destinées à une consommation immédiate, la sérénité du lendemain n'est jamais garantie. » (p. 16)

De ce combat perpétuel, infructueux et douloureux avec la nature, une autre prémisse culturelle naît en relation avec la facilité apparente de la vie. Étant donné que l'on se croit dans un espace riche en ressources naturelles, les insulaires adoptent la prémisse selon laquelle les efforts ne sont pas nécessaires, en ce sens où, avec « ce corps à corps avec la nature, elles [les femmes] ne revenaient jamais sans plaies car la nature ne donne jamais sans prendre quelque chose en échange. » (pp. 13-14) Pour ces femmes, les efforts sont vains car l'être humain restera toujours inférieur à la nature : c'est la mentalité animiste.

À force de pratiquer le travail de Sisyphe, travail sans suite, les insulaires ayant un horizon de vie fermé en rapport avec leur milieu de vie, développent le fatalisme comme c'est le cas chez Arame, Bougna, Daba et Coumba. Toutefois, malgré le manque d'issue de secours et les multiples contreparties que prélèvent la mer lors du combat pour la survie, les garçons quant à eux développent une mentalité de téméraire. Sachant que l'avenir de leurs parents et épouses repose sur eux, Lamine et Issa bravent les obstacles de la mer pour aller en Europe car « le tribut que la mer prélève depuis la nuit des temps, n'a jamais empêché un fils de marin de mouiller la barque. » (p. 116) Nous retenons ici que c'est aussi le milieu de vie, le système dans lequel se développe l'individu qui l'influence et façonne sa mentalité. On peut également constater que les éléments d'influences qui concourent à la formation des mentalités sont inconscients. Donc, la mentalité se forme par imitation, par adaptation ou par routine.

En définitive, il ressort de ce deuxième chapitre que la mentalité d'un peuple se forme involontairement grâce à l'éducation qu'il a reçu dès le bas âge ou pendant l'adolescence par les parents, les proches, ou par extension par l'entourage considéré comme plus mature et comme gardien de la transmission des valeurs. On a pu remarquer que l'habitude et l'expérience pris comme la routine favorise la construction psychologique et comportementale des individus comme c'est le cas chez les femmes du texte. Enfin, le milieu ou cadre de vie construit la mentalité du peuple de Sine-Saloum : grâce à l'environnement clos et quelque fois hostile, ceux-ci développent une mentalité de fataliste pour les uns et de courageux ou combattants pour d'autres.

À la fin de cette partie, il était question de présenter les indices qui marquent la présence de la mentalité des insulaires dans *CQA*, ainsi que son mode de formation chez ceux-ci. Nous retenons que le peuple de Sine-Saloum a une mentalité originelle traditionnelle/religieuse dans la mesure où les valeurs, les normes, les croyances, les tabous, les rituels et les philosophies sont de l'ordre de la tradition, de l'animisme et de la religion musulmane, étant donné que 95% de la population du Sénégal est musulmane. Cette mentalité permet aux insulaires de fonder une constitution qui guide leur mode de vie. Nous notons également que cette mentalité s'est formée chez le peuple progressivement par un mécanisme inconscient : C'était le fait des parents, des habitudes et des contraintes du milieu. Donc, on peut dire que la mentalité est une donnée qui s'acquiert progressivement et permet à l'individu de rester ancré dans sa culture. Plus haut, la présence dans les philosophies du modernisme qui est conçue à l'opposé de la tradition ne serait-elle pas un obstacle pour la mentalité traditionnelle ? Si oui, comment va se comporter le peuple Sine-Saloum face à ces deux pôles contradictoires ?

**DEUXIÈME PARTIE : FACTEURS DE DÉCONSTRUCTION DE LA
MENTALITÉ DES INSULAIRES**

Tout phénomène littéraire, culturel ou social a la possibilité de changer et de s'adapter à l'environnement dans lequel il se déploie. Ce changement passe par des influences issues des autres éléments qui l'entourent. Dans *CQA*, nous avons constaté que le nombre d'éléments culturels incorporés dans le texte, par leur divergence, leur contradiction ou alors par déséquilibre, agissent les uns sur les autres : c'est en fait ce qui peut arriver aux idéosèmes selon Cros. En effet, le contact des éléments culturels peut créer des chocs lorsque certains se rapprochent des autres et par conséquent, modifier la configuration mentale des individus qui en sont les acteurs. Nous voulons savoir quels sont les éléments qui ont pu influencer de manière progressive au point de détruire la mentalité traditionnelle du peuple de Sine-Saloum. Cette question nous permettra d'observer dans l'histoire, le vécu quotidien, les comportements et les croyances des insulaires, ce qui a permis le rejet de la mentalité socle de ce peuple. C'est pour cela que, dans le souci de mieux voir les mécanismes de rejet de la mentalité, nous avons choisi de voir d'un côté les influences indirectes qui ont vu le jour il y a longtemps et que les insulaires ont entretenu involontairement et progressivement ; Et d'un autre côté, nous allons aborder les éléments d'influence directe qui sont spécifiques, beaucoup plus pratiques, observables et quelque peu volontaires chez les insulaires.

CHAPITRE 3 : LES ÉLÉMENTS D'INFLUENCE INDIRECTE

Société traditionnelle africaine et sénégalaise, la société représentée dans le texte, au regard de ce qui a été dit dans la première partie du travail, est une société calquée prioritairement sur l'ordre traditionnel, ce qui permet aux insulaires de développer une mentalité traditionnelle à partir de laquelle ils construisent leurs principes et valeurs. Toutefois, nous remarquons que ce peuple remet en cause de façon inconsciente le système de valeurs auquel ils appartiennent pour construire de nouveaux systèmes psychologiques et comportementaux. Nous voulons alors savoir quelles sont les causes ou les facteurs lointains de déconstruction de la mentalité du peuple de l'île dans *CQA*. Cette interrogation nous permettra de comprendre ce qui a entraîné le changement profond, c'est-à-dire les situations ou phénomènes qui ont transformé ou modifié le système de référence psychologique de cette communauté. Pour véritablement répondre à cette question, il sera question dans ce chapitre d'explorer tous les phénomènes lointains ou alors ceux qui ont agi de manière indirecte sur le mental des individus. Il s'agit d'observer tour à tour l'influence de la modernité, la remise en question de la religion et l'immigration clandestine pour comprendre en quoi ces éléments ont contribué à la déconstruction de la mentalité traditionnelle et religieuse dudit peuple

3.1. L'influence de la modernité sur la tradition

Dans un cadre sociologique général, Monteil Pierre-Olivier pense que la modernité désigne *tout simplement la société contemporaine*¹, ce qui signifie que la société dans laquelle nous vivons est une société moderne, et plus on avance dans le temps, une nouvelle société remplace l'ancienne pour que cette dernière devienne obsolète ou dépassée. C'est en ce sens que les mots « tradition » et « modernité » sont des termes antinomiques qui développent une apparence conflictuelle. Les définitions que Godefroy Noah Onana nous propose nous permettent de mieux percevoir ce clivage. D'abord en rapport au temps, la tradition *désigne ce*

¹ Pierre- Olivier, Monteil citant Danilo, Martucelli, « Sociologies de la modernité » in *Autres Temps : Cahiers d'éthique social et politique*, N° 65, 2000, p.106.

*qui est de l'ordre du passé ; par opposition au présent et au futur.*¹ C'est-à-dire qu'elle réfère à ce qui est archaïque, obsolète. En rapport à la morale, la tradition est *un ensemble de normes et de prescriptions destinées à la codification des attitudes et des comportements des individus dans une société donnée*². À contrario, la modernité du point de vue temporel *s'oppose au passé ou au dépassé pour s'identifier au présent ou à l'actuel*³ ; et d'un point de vue morale, elle s'opposerait à l'échelle des valeurs traditionnelles. Donc, la modernité est une rupture par rapport à la tradition. Il en ressort de ces définitions que les notions de tradition et de modernité entretiennent des rapports conflictuels voire une relation d'opposition. Pour les ramener aux mentalités, on peut comprendre que la mentalité construite sur les valeurs modernes est en mesure d'influencer la mentalité issue des valeurs traditionnelles et vice-versa. En ce qui nous concerne, c'est le premier cas qui retient notre attention. La modernité avec son esprit d'innovation, de changement et de liberté peut avoir assez d'influence sur le peuple de l'île à travers l'éducation et les systèmes de valeurs complètement opposés à ceux de la tradition.

Parlant de l'éducation, il faut noter que l'ordre traditionnel interdit l'instruction en général et plus particulièrement chez les femmes. Aller à l'école était impossible pour celles-ci, car étant considérées comme celles qui doivent rester à la maison et attendre patiemment leurs époux. Dans les foyers, le rôle de la femme ne serait que de faire des enfants. La modernité, avec sa nouvelle perspective ouvre l'esprit de quelques parents qui envoient leurs enfants à l'école ; mais on y compte peu de jeunes filles. Sur l'île, le refus de scolariser les filles vient du fait que « la scolarité éveille les filles et nourrit chez elles d'autres aspirations. » (p. 218) Quant aux garçons à l'instar de Lamine, l'éducation scolaire a permis de l'éloigner de certaines activités dégradantes et salissantes, et a suscité chez lui le rêve de devenir un grand homme dans la société. L'extrait suivant le démontre : « pendant que ses camarades, élevés à la campagne tissaient des filets et s'exerçaient à acquérir le pied marin, lui [Lamine] récitait des poèmes, rédigeait des dissertations et rêvait d'un destin de col blanc. » (p. 76) Nous nous rendons compte que l'école développe la raison, et influence surtout la mentalité des jeunes de Sine-Saloum à travers le rêve.

Dans le cas des jeunes filles, le rapprochement avec des livres parmi lesquels les romans, les contes de fées provenant de l'école, a également créé un choc psychologique qui

¹ Godefroy, Noah Onana, « Tradition et modernité, quel modèle pour l'Afrique ? Une étude du concept tradition dans ses rapports avec la modernité des Lumières jusqu'à l'époque contemporaine », thèse de Doctorat en Philosophie, Université Paris- Est, 2012, p. 06.

² *Ibidem.*

³ *Ibidem.*

les amènent à se forger une autre conception de l'amour basé sur le sentiment. Celles-ci rêvaient et fantasmaient lors de l'absence de leurs époux. Coumba après le départ d'Issa pour l'Europe se sent comme une veuve, esseulée car « en épousant Issa, elle avait rêvé d'amour, de douceur, de complicité, de nuits torrides [...] » (p. 211) Cette situation inconfortable dans laquelle elle se trouve est considérée par les anciennes de la tradition comme la preuve du véritable amour, et toute plainte est considérée comme irrecevable. Il est clair que la modernité ici permet de créer un clivage entre le vécu de jeunes filles et ce qu'elles souhaiteraient vivre. Ce clivage va au point de susciter des regrets sous-entendus chez Daba et Coumba. Pour cette dernière qui n'a connu que quelques rares moments aux côtés de son mari, elle « découvrait le poids de ses obligations d'épouse, son sort de femme et cela n'avait rien à voir avec ce qu'elle s'imaginait dans ses jeux de petite fille. » (p. 173) Pour justifier ce rêve, on a l'emploi du conditionnel, mode du rêve, qui dévoile également la force du rêve sur l'esprit de Coumba dans le passage suivant: « elle aurait voulu lui parler de sentiments, de solitude, de nostalgie amoureuse [...], lui dire à quel point il lui manquait. » (p. 191) On perçoit ici la désillusion, la déception ou encore la résignation et l'acceptation de son sort de femme incapable de changer la situation dans laquelle elle se trouve. La scolarisation a transmis aux femmes insulaires des valeurs modernes centrées sur l'amour et la raison.

Pour ce qui est des valeurs, nous retenons suivant l'aspect union que selon la tradition, la mentalité qui construit les mariages est celle selon laquelle la femme épouse tout une famille, tout un clan et non juste son époux. C'est pourquoi celle-ci doit laisser le soin à sa famille de trouver celui qui correspond le mieux à ses attentes. Par contre, la mentalité moderne inculque aux jeunes que l'amour et plus encore le mariage est l'union entre deux personnes et non toute une famille. Coumba, ayant subi l'influence de cette mentalité qui va en totale contradiction avec celle de ses parents, se trouve prise au piège de ses propres sentiments qui la condamnent à suivre, malgré elle les principes de la société traditionnelle. Cette jeune épouse, ne rêvant que d'amour et de complicité avec son partenaire, vit la réalité conjugale à laquelle elle ne s'y attendait pas car « le mariage, elle avait cru que c'était une histoire d'amour ; maintenant, elle se rendait compte qu'elle n'avait pas seulement épousé Issa mais un clan entier avec tout un système de convenance où ses désirs à elle, passent à la trappe. » (p. 164) On constate que le choc de culture, plus subtilement des mentalités traditionnelle et moderne apparaît comme un vecteur de changement de l'identité culturelle de ce peuple.

Comme autre aspect d'influence de la modernité, le principe de polygamie foncièrement né de la tradition est bafoué par les modernistes qui accordent une plus grande place à la monogamie, qui ne peut être admise dans les sociétés musulmanes où le Coran recommande à chaque homme d'avoir au moins trois épouses. Lamine plus jeune, rejetait déjà l'idée de polygamie généralement admise par la tradition. Son rejet est né de l'éducation et des expériences de son entourage. Quant à Wagane, il s'arrimait quelque peu à la modernité en choisissant la monogamie qui avait grièvement été remise en question par ses parents et alliés. C'est ce qui lui a permis d'épouser Bougna sa deuxième épouse. D'après les parents de Wagane, « sa monogamie manque d'envergure » (p. 55). Bien plus loin, il est remarquable que dans cette période moderne, la polygamie soit plus une source de discorde, de guerre, de mésentente que de cohésion comme par le passé. Ce manque de cohésion naît de la jalousie, de l'envie et surtout de l'attachement de l'époux à celle dont les enfants ont la chance de réussir et d'avoir un boulot stable ; On comprend que la modernité avec son idéologie individualiste permet aux femmes de toujours se battre pour leur seul épanouissement et celui de leurs enfants. C'est pourquoi « pour la énième fois, Bougna et sa jeune coépouse offraient aux villageois le spectacle attendu. » (p. 47) En plus, il faut savoir que ces batailles impliquent toutes les deux lignées en jeu, elles ne s'arrêtent pas aux seuls parents.

Nous retenons de cette première influence qu'elle est très édifiante pour observer la déconstruction de la mentalité traditionnelle du peuple de Sine- Saloum dans *CQA* car l'on assiste ici à ce que Mucchielli appelle la « contradiction »¹ qui s'avère être une source de pression sur la situation préexistante, et qui est une cause du changement de la mentalité. Mais, il est impossible de croire que cet élément seul puisse produire un changement ; d'autres éléments que nous explorons dans la suite permettront de renforcer cette déconstruction.

3.2. Le caractère hermétique de la religion

Il s'agit ici de la phase de remise en question ou phase *unfreezing*² qui consiste à mettre en question un système de valeur accepté auparavant. Elle se caractérise par le doute et peut être plus ou moins longue dans le processus de déconstruction de la mentalité. On peut constater dans *CQA* que ce qui est à l'origine du rejet de la religion c'est son caractère abstrait et surtout passif dans la résolution des préoccupations des insulaires. C'est la raison pour

¹ Alex, Mucchielli, *Op. Cit.*, p. 65.

² *Ibidem*, p. 73.

laquelle, la représentation collective que s'est fait le peuple à propos de Dieu va s'effondrer peu à peu pour aboutir à la non croyance. Nous pouvons définir la religion comme une croyance, un dogme auquel tous les individus d'un groupe social donné doivent adhérer. Les insulaires ayant cru au départ que Dieu pouvait résoudre tous leurs problèmes, se rendent à l'évidence que celui-ci n'est même pas capable de leur donner le pain quotidien. Arame survit et subit les caprices de la vie conjugale et sociale, ce qui lui fait croire que le paradis est sur terre, contrairement à l'appréhension communément reconnu dans les écritures bibliques suivant laquelle le paradis est après la mort. Voilà pourquoi le texte dit « ce n'est pas le paradis qu'il lui fallait, mais quelque chose de bien concret qui favoriserait une mutation totale de sa vie conjugale. » (p. 142) Pour elle, pourquoi vivre misérablement sur la terre pour aller au paradis après la mort ? Par ailleurs, Arame remet en question l'existence de Dieu sur la terre et dans sa vie. Confrontée à des problèmes de famine avec une marmaille d'enfants à nourrir et un époux insupportable, l'ange Gabriel, l'envoyé de Dieu n'a pas pu l'aider. Ce caractère abstrait de la religion donne l'impression que celle-ci est un moyen d'enfermer les esprits des individus car l'on dit : « les soucis étaient nombreux à malmener son cœur, mais l'ange Gabriel n'était jamais venu proposer un agneau pour la sauver. » (p. 16)

De plus, le rejet de la religion se manifeste par des propos blasphématoires des femmes qui remettent en question l'amour, la bonté, la puissance et la miséricorde de Dieu. Ces propos, teintés à la fois d'ironie et de raison laisse percevoir leur caractère décisif à combattre la religion. Lorsque Arame dit : « Si Jésus ne revient pas multiplier le pain, son église sera pleine, mais de morts » (p. 28), elle sous-entend que Jésus a oublié son peuple, qu'il l'a abandonné dans ce monde où il n'y a rien, même pas de quoi manger. Cette phrase marque aussi le découragement de la part de ceux qui vont à l'église espérant que Dieu résolve leurs problèmes. Allant à l'église sans suite, ces femmes insulaires à l'instar d'Arame acceptent leur situation inchangée. C'est pourquoi « il faut croire que rien de cette bonne femme ne plaisait à Dieu car depuis tout ce temps qu'elle l'invoquait, elle n'avait jamais pu régler la totalité de son ardoise. » (p. 19) Arame préfère se résigner dans sa pauvreté et nier désormais l'existence de Dieu parce qu'il n'avait jamais pu faire ses preuves dans sa vie malgré son degré de foi, son dévouement et surtout sa persévérance. C'est à ce niveau que la religion s'écarte de la raison, en ceci que pour un esprit rationnel, *la croyance obéit à un principe éthique fondamentale, qui énonce que la seule raison qu'il puisse y avoir de croire une proposition est la vérité plus ou*

*moins probable de ce qu'elle affirme*¹ ; ce qui veut dire que, du moment où l'être humain n'a pas une preuve concrète de ce en quoi il croit, il devient sceptique, ce qui peut aboutir au rejet. Pour développer une croyance rationnelle, il faut voir les effets ou alors les changements de cette croyance dans la vie de tous les jours : il s'agit ici d'une sorte de motivation extrinsèque qui commande tout esprit humain. La résignation a conduit peu à peu Arame vers l'athéisme, ce qui fait qu'« elle s'isolait un moment et invoquait par reflexe un Dieu auquel elle ne croyait plus.» (p. 16) On constate que par automatisme, elle se confiait à Dieu tout en sachant que cela ne porterait pas de fruits, car habituer à vivre dans la souffrance. Nous comprenons ici que la mentalité selon laquelle il y' a un être supérieur au-dessus de tous et qui guide toutes actions se fragilise car personne n'a plus envie de mourir pour aller au paradis illusoire, chacun veut son paradis sur terre, pendant qu'il vit. À ce niveau, on note que les femmes de l'île penchent plus sur le principe selon lequel la valeur de l'être humain vient de lui-même. On rejoint l'élément à partir duquel un peuple prend position : c'est l'objet nodal du « pouvoir et de la responsabilité de l'homme » qui permet de construire la mentalité des insulaires. Nous disons pour finir alors qu'une *nouvelle mentalité peut venir aussi de la partition des objets nodaux en éléments sur lesquels des positions différentes sont prises*². Comme pour dire que les prises de positions différentes par rapport à un aspect de la vie permettent de construire une mentalité à laquelle tout un peuple doit adhérer.

3.3. L'immigration clandestine

Depuis la traite négrière en passant par la colonisation, les Africains ont toujours été considérés par les Blancs comme des êtres inférieurs. Cette considération selon laquelle le Blanc est supérieur au Noir se présente comme une cause de la mentalité extravertie qui se développe chez les jeunes Africains. D'après Mouhamadou Kane³, les causes de l'immigration clandestine des Sénégalais vers l'Espagne sont nombreuses et sont en grande partie liées au niveau de chômage, à la précarité, mais aussi à l'influence qu'ont les immigrés qui ont réussi sur les autres et à la pression qu'exercent les familles sur les jeunes sans emploi qui croupissent sous le poids des responsabilités.

¹ Jacques, Bouveresse, « Raison et religion : en quoi consiste le désaccord et peut-il être traité de façon « rationnelle » ? » in *Archives de sciences sociales des religions*, Vol 169, n°01, 2015, p.21.

² Alex, Mucchielli, *Op. Cit.*, p. 38.

³ Mouhamadou, Kane, « Les causes et les conséquences de l'immigration clandestine au Sénégal » in *Peaceinsight* [en ligne] mis en ligne le 25 juin 2015, sur <https://www.peaceinsight.org/fr/blog/> consulté le 20 août 2018 à 11h37.

Le goût de l'exotisme ici vient de la perception selon laquelle « l'Europe c'est le paradis », « on est mieux ailleurs » ou alors « l'ailleurs est mieux que l'ici ». Le bien être tant recherché vient de la beauté physique et surtout de l'aisance matérielle ; donc les femmes vivent avec en esprit que les hommes doivent « partir en Europe, réussir comme les autres et améliorer notre sort. » (p. 66) Malgré la pression économique qui est la cause principale des départs, il faut noter que même si elles sont évidentes, elles sont loin de justifier tous les départs : les immigrés clandestins ont comme autre source de motivation la recherche du pouvoir, de l'honneur, le goût de la vengeance ou tout simplement la curiosité. Cet aspect est mis également en exergue dans *CQA* à travers Bougna, qui renforce la conception selon laquelle le regard de l'autre nous influence toujours, surtout pour ce qui est des foyers polygamiques, où entre demi-frères, règne une rivalité de biens et de statut. C'est alors que Bougna pour rivaliser et se venger de sa coépouse dont presque tous les enfants sont à l'étranger pense que : « l'Europe ! Son fils aussi irait en Europe, tout comme les autres ! » (p. 60) Implicitement, ceci voudrait dire que l'on va en Europe non seulement pour se faire de l'argent, mais aussi pour avoir une bonne notoriété dans la famille et la société. L'immigration clandestine a construit sur cette île une mentalité selon laquelle celui qui va en Espagne est considéré comme un puissant, un courageux et un brave. La preuve, ceux qui y revenaient étant parti sans diplômes, sans bourses et même sans papiers avaient beaucoup de richesse et subvenaient aux besoins de leurs familles, tout en les élevant au rang de familles prestigieuses. De ce fait, « en toute occasion, on saluait les mères des absents avec plus de déférence qu'auparavant et on leur demandait exagérément les nouvelles de leurs Espagnols. » (p. 185) Toutes ces considérations à l'endroit des immigrés et de leurs familles démontrent clairement que les mouvements migratoires ont eu beaucoup d'influences sur la manière de vivre du peuple de Sine-Saloum et dans sa manière de concevoir la richesse, et par conséquent, la valeur humaine se retrouve ainsi bafouée au détriment du matériel.

Il faut reconnaître que le fait pour Arame, Bougna, Daba et Coumba de savoir leurs époux et fils en Europe est déjà synonyme d'aisance matérielle et d'ascension sociale. C'est pourquoi dans cette société, toute proposition faite par un immigré à l'endroit d'une jeune fille est directement prise en compte et validée, car leur autonomie financière leur accorde beaucoup de privilèges : ils peuvent avoir toutes les belles femmes du village dès leur retour, ils peuvent même en épouser plusieurs avec ou sans le consentement de la fille. Au regard de tout ceci, ceux qui sont restés et qui brûlent d'envie de partir eux aussi clamaient : « Barcelone ou la

mort !» (p .117), comme pour dire qu'autant mourir dans les eaux que de ne pas oser aller en Espagne. Ce slogan dans l'esprit de chaque insulaire construit la mentalité de courageux et d'exotisme.

Restant dans le sillage des effets de l'immigration clandestine, il est remarquable que le matérialisme issu de ce regard vers l'ailleurs touche aussi bien les simples populations que les gardiens de la tradition communément appelés « féticheurs ». À cette époque contemporaine, ceux-ci ne se contentent que d'animer le flux migratoire dans le but de se faire de l'argent et d'assurer leur avenir misérable sur l'île. Ils bafouent les règles et valeurs traditionnelles qui prônent le respect de la dignité humaine et de l'ordre ancien pour s'aligner au changement. Voici la description d'un féticheur de cette période que nous propose le texte :

« Opportuniste, raccordant son wagon au train de son époque, il n'exorcisait plus, ne soignait plus les envoûtés, n'allait plus au bois sacré pour interroger les ancêtres sur les récoltes à venir mais pour causer émigration aux esprits, accrochés à leur téléphone portable, qui lui indiquait le jour où les pirogues devaient larguer les amarres. » (p. 154)

Ce portrait dévalorisant témoigne d'un changement radical de l'ordre des choses : D'abord on y voit un changement de domaine de compétence, ce qui pourrait entraîner des erreurs énormes dans la prédication des résultats. Ensuite, on constate que la société représentée évolue au rythme de la modernité et surtout des opportunités à eux offertes par l'immigration. C'est ainsi que le matérialisme autrefois instigué par les religions occidentales s'accroît par le biais de la modernité et l'on assiste à la dégradation des valeurs anciennes.

Comme autre influence de cette extraversion, on a le changement des valeurs premières du mariage. D'après la tradition, le mariage signifie l'union de deux familles avec la présence des conjoints, suivant les liens d'affinités ou de parenté ; mais l'on perçoit que les vents migratoires qui soufflent dans cette société ont modifié les codes traditionnels du mariage. Les mariages peuvent désormais se faire en l'absence de l'époux représenté par sa famille : ce genre mariage est appelé dans le texte sous le vocable « chambre vide ». Daba est la victime de cette nouvelle tendance qui, loin d'être un confort est plutôt une source de stress et de solitude. C'est pourquoi « dans le domicile conjugal, elle se demandait encore, comme toutes pucelles, quel est le secret caché dans les bras des hommes. » (p. 121) Il faut noter que ces femmes doivent attendre le retour de leurs époux, retour indéterminé car « c'était ainsi en pays Niominka, [...] les hommes poussés par les courants marins s'en vont tandis que les femmes

attendent. » (p. 195) On peut comprendre que cette quête du bien-être a créé une autre perception du monde chez le peuple et ce sont ces pressions qui, de façon implicite conduisent le peuple de Sine-Saloum et en particulier les femmes vers la construction d'une nouvelle mentalité et d'une nouvelle identité.

CHAPITRE 4 : LES ÉLÉMENTS D'INFLUENCE DIRECTE

Plusieurs éléments peuvent entrer en jeu dans la modification du système de référence d'un peuple. En amont, nous avons pu relever les éléments capables de favoriser une remise en question des systèmes de valeur auxquels adhérait autrefois le peuple de Sine-Saloum. Sachant que ces facteurs cités précédemment ont déjà frayé le passage vers le changement ou la déconstruction de la mentalité, on retient qu'il existe des facteurs de forte influence surtout chez les femmes, c'est-à-dire ceux qui ont véritablement créés le déclic. Il ne s'agit plus ici de contradiction, mais plutôt de « phase de malaise »¹. Cette phase correspond à la phase de crise culturelle, où il existe une tension qui est ressentie par les membres du groupe et qui peut les pousser à la révolte et à l'adoption de nouveaux comportements. La question fondamentale que nous pouvons nous poser est la suivante : Quels sont les facteurs de malaise qui permettent aux insulaires de trouver de nouvelles voies d'épanouissement ? Il s'agit de relever les éléments qui agissent directement sur la psychologie des peuples et leur permettent de prendre position par rapport aux valeurs d'antan. Pour répondre à cette question, nous traiterons tour à tour d'abord de la longue attente des femmes suite à l'immigration clandestine, ensuite de l'instrumentalisation de la femme dans la société traditionnelle, pour enfin terminer par les conditions de vie extrêmement difficiles qui condamnent les insulaires à changer leur vision du monde.

4.1. La longue attente des femmes

L'attente nait ici du déplacement des immigrés, époux et fils vers l'Espagne qui plonge les mères et les épouses dans l'attente comparable à la perte et à l'absence. Dans *CQA*, l'attente se manifeste par la solitude, l'isolement, le repli sur soi, la fidélité des femmes qui avaient tant souhaité voir leurs fils et époux aller en Europe et revenir nantis. Les femmes de l'île et en

¹ Alex, Mucchielli, *Op. Cit.*, p. 73.

particulier Arame et Bougna, mères des immigrés clandestins Lamine et Issa respectivement sont confrontées au manque, à l'absence créée par le départ de leurs fils. Celles-ci devraient désormais affronter seules les problèmes de la vie quotidienne en songeant au retour imminent de leurs fils. Pour Arame, depuis le décès de son fils aîné, elle souffrait déjà beaucoup, aujourd'hui, « elle mesurait à quel point elle était seule, absolument seule, surtout depuis que Lamine son fils cadet était parti pour l'Europe. » (p. 45) Elle mesurait le poids de l'absence de son fils dans la douleur et le traumatisme en se répétant cette phrase : « une mère d'absents, une mère du vide, je suis une mère de l'absence, voilà ce que je suis » (p. 151).

Pour ce qui est de l'isolement, ce sont les épouses des immigrés comme Coumba qui préférerait le repli sur elle-même, car épouse d'Issa et mariée à toute une famille dont la responsabilité lui incombait, elle affrontait elle aussi l'absence à travers l'isolement. Pour elle, « s'isoler dans sa chambre était devenu sa manière à elle de retrouver son Issa. » (p. 169) Elle se disait que lui seul pouvait la comprendre, céder à ses caprices de femme amoureuse et la combler de tout ce qui lui manque.

Par ailleurs, la mémoire joue un rôle très important dans l'attente chez les femmes de Sine-Saloum. Parlons du premier rôle qu'elle a de rendre les souvenirs vivants et de faciliter l'attente à travers l'espoir, l'amour et la prière. Pour l'espoir, la mémoire est censée reconstruire les souvenirs pour permettre aux femmes d'attendre plus facilement : le maître mot reste alors de « garder les souvenirs frais pour rendre les absents présents. » (p. 207) Il fallait alors continuer de remuer les souvenirs, les bons moments passés avec les absents pour permettre au temps de s'écouler rapidement et de donner l'impression aux femmes qu'elles ne sont pas seules. Quelque fois, l'attente prend une connotation péjorative et s'apparente à une punition de longue durée. On ne parle plus d'attente mais de patience, ce qui favorise l'espoir. Cette situation s'observe chez Coumba qui, après plusieurs années passées à attendre son époux, a préféré se résigner au point où on s'étonnait de sa patience, elle qui avait en plus un enfant qui n'avait jamais reçu de chaleur paternelle.

Dans ce travail de la mémoire définit comme *l'effet de la présence d'une absence, le souvenir et la réminiscence de ce qui fut [...]*¹, l'amour pour les siens joue un rôle très important car l'expérience générale prouve que l'on attend plus facilement ceux que l'on aime. Cet amour se traduit par les prières que les femmes adressaient à Dieu pour qu'il protège leurs

¹ Kanaté, Dahouda et Sélom, K. Gbanou, *Mémoires et identités dans les littératures francophones*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 09.

filis et époux. C'est pourquoi Coumba se souvenait qu' « on peut toujours trouver un marin au port [...] mais sur les eaux de l'amour, la qualité de la navigation dépend aussi du matériel à bord. » (p. 215) Ce qui veut dire que l'amour qu'elle avait pour son époux Issa la condamnait à espérer son retour, tout comme chez Arame.

Le second rôle de la mémoire ici est de faciliter l'oubli afin de permettre aux individus dans l'attente de vivre paisiblement sans voir le temps passé. Il s'agit pour les femmes de faire semblant d'ignorer les absents, de vivre comme s'ils étaient déjà enterrés afin de survivre encore longtemps, de subir la routine de leur vie monotone. Même si nous convenons avec Claude Burgelin que *l'imagination ne cesse d'élaborer la mémoire, la métamorphosant subtilement par ajout, oublis, superstitions*¹, il est fort possible que grâce à l'oubli, que la mémoire se libère de son stress et de son angoisse permanente pour permettre à l'individu d'accéder à la liberté et surtout à la paix du cœur. C'est ce qui est visible chez les femmes de l'île qui pensent que « si l'oubli ne guérit pas la plaie, il permet au moins de ne pas la gratter en permanence. » (p. 195) Pour qu'il ait une parfaite symbiose entre l'oubli et la mémoire, bon nombre d'activités physiques peuvent concourir à évacuer l'absence des êtres chers. Elles permettent de commander le cerveau afin de lui imposer un autre sujet de réflexion. Parfois, Arame saisie d'une soudaine agitation « balayait, époussetait, lavait, rangeait tout ce qui pouvait l'être, mais les centaines d'heures de ménage de parvenaient à mettre de l'ordre dans le bazar de sa tête. » (p. 227)

Malgré l'oubli dû à ces activités, les femmes se retrouvent de nouveau saisies par l'absence, par la peur de perdre leur fils dans les eaux. Elles s'inquiètent, se posant des interrogations rhétoriques comme le font Coumba et Arame dans leur chambre : « comment allait-il ? Où était-il précisément ? Que faisait-il ? » (p. 45) Quelque fois, les mères se résignaient et, nourries par le désespoir, elles décidèrent de croire que le silence de leurs fils étaient synonyme de mort. Elles se représentaient leurs fils étalés sur les côtes de l'Espagne affrontant « les vagues, luttant contre les vents, souffrant du froid et de la faim, puis agonisant sans secours. » (p. 176) Il faut noter qu'en plus de l'attente interminable, les femmes sont contraintes de respecter plusieurs autres règles qui font d'elles les objets : donc, « malheur à celles qui se laissaient piéger par un doux chant de rouge-gorge. » (p. 196) Cet autre aspect de malaise qui ridiculise la femme, la dévalorise est également très important pour comprendre le changement de la mentalité qui va survenir plus tard.

¹ Claude, Burgelin, « La mémoire et l'oubli » in *Mensuel*, n° 344, Juillet 2001, p. 04.

4.2. La femme comme « objet »

La femme dans la société africaine en générale et sénégalaise en particulier a longtemps été sujette de pression due aux lois traditionnelles, et religieuses pour ce qui est des sociétés musulmanes. L'instrumentalisation de la femme en Afrique a pris des proportions surprenantes, surtout dans les communautés où l'on estime que son seul rôle est celui de femme au foyer, bien que là-bas, on sait que celles-ci ne bénéficient d'aucun avantage de la société, ni de leur époux ni de leur famille. C'est en effet ce que traversent les femmes insulaires dans *CQA* : elles subissent beaucoup de pression tant psychologique que physique qui induit la modification de leur système de valeur auquel elles ont longtemps appartenu. Il s'agit ici d'analyser le mariage forcé, l'analphabétisation, la pression sociale, la marginalisation et surtout l'enfermement ou le manque de liberté de ces dernières.

Commençons par le mariage forcé qui peut se définir comme le fait pour une famille d'obliger leur fille à épouser un homme qu'elle connaît ou pas, mais pour qui elle n'a aucun sentiment. L'objectif de la famille qui impose le mariage, donc la famille de la victime est de *maintenir le rôle traditionnel du groupe familial dans l'établissement des alliances*.¹ Ce qui voudrait dire que le rôle de chaque famille est de conserver la tradition selon laquelle les mariages sont construits par les familles. La mentalité qui se cache derrière cette conception du mariage est celle qui stipule que l'union scellée entre les deux mariés sert à renforcer les liens familiaux et claniques, à constituer un patrimoine ou à apporter un service dans lequel la femme est la monnaie d'échange. Il s'agit d'un compromis qui permettrait à chaque famille de mieux se rapprocher de leurs connaissances ou des familles éloignées pour mieux consolider les liens de parenté ou d'amitié. Parfois, ce type de mariage s'accompagne du mariage précoce comme cela a été le cas chez Arame qui avait « à peine atteint sa dix-huitième année, lorsque sans la consulter, on accorda sa main à Koromâk, un monsieur du même âge que son père. » (p. 15) Cet homme en plus d'être âgé, Arame n'a jamais ressenti le moindre sentiment pour lui avec qui elle finirait sa vie, parce qu'obligée de suivre la volonté de ses parents qui détiennent tous les secrets de la vie conjugale au détriment de ses sentiments. Daba a subi le même sort que sa belle-mère : « elle aimait un autre homme avant que les siens eussent décidé de la marier. » (p. 259) On retient que la femme n'a aucun pouvoir de décision sur sa propre vie, c'est la famille et le clan qui décide de tout et ceci au détriment du vouloir de la jeune fille.

¹ Emmanuelle, Santelli et Beate, Collet, « Refuser un « mariage forcé » ou comment les femmes réagissent-elles face à l'imposition parentale ? », in *Migrations Société*, 2008/5, n° 119, p. 209.

Pour Santelli et Beate, il existe quatre attitudes de la jeune fille face au mariage forcé : il y a le « refus par principe » pour les femmes qui sont en proie à la modernité et qui ont pleinement intériorisé les valeurs de l'amour romantique ; de plus, on a le « refus circonstanciel » qui s'opère lorsque la jeune fille évoque les motifs comme sa jeunesse ou les études pour décliner l'offre de ses parents. Avec ces deux refus, on reste dans la perspective où la fille est influencée par le modernisme, donc par le changement. Comme autre attitude, on le « refus a posteriori » qui survient après que la jeune fille a déjà accepté le mariage et subit les conséquences physiques et morales du choix de ses parents. Pour finir, on a « le mariage forcé accepté » qui est celui qui est représenté dans *CQA* et qui se caractérise par l'acceptation du choix des parents comme une fatalité même si ces choix s'accompagnent de violence pour les plus récalcitrantes. Tel est le cas pour Arame qui devait subir Koromâk, « cet homme grognon qu'on lui avait imposé à coups de gifles et de pressions. » (p. 258) À ce stade, la jeune fille accepte malgré elle les contraintes de sa famille, elle est convaincue de la légitimité des parents et sachant qu'elle ne dispose pas de liberté individuelle, qu'elle est coincée dans une conception traditionnelle des rapports sociaux de genre. Le mariage forcé agit comme une pression psychologique, une contradiction qui survient chez les femmes insulaires à l'ère de la mondialisation et de la modernité où les valeurs traditionnelles semblent être bafouées au détriment du libéralisme.

Le second aspect sur lequel nous évaluons l'instrumentalisation de la femme dans *CQA* porte sur l'alphabétisation. En fait, l'alphabétisation est une activité qui permet à l'individu d'acquérir des compétences qui lui permettent de vivre et de travailler de manière épanouie. L'alphabétisation induit l'autonomisation qui englobe les aspects individuels et sociaux en mettant au centre l'individu bien éduqué et responsable. Contrairement à ce que prévoit la DUDH¹ qui stipule que chaque être humain a droit à l'éducation, sur l'île de Sine-Saloum, sévit l'analphabétisme surtout chez les femmes. Selon la mentalité de ce peuple, la femme est faite pour prendre soin de la maison et faire des enfants tout en restant soumise au clan. Dans cette société où « le retard des femmes demeure criant dans tous les domaines, alphabétiser les filles surtout en zone rurale serait leur ouvrir, dans le mur des archaïsmes traditionnels, une brèche salvatrice. » (p. 256) Donc, la scolarisation de la jeune fille reste un leurre, voire une interdiction, tant l'on sait qu'elle peut les aider à s'affranchir ou encore plus les sauver du système oppressif en place. On comprend pourquoi le peu de personne, les hommes surtout, qui

¹ Déclaration Universelle des Droits de l'Homme créé en 1948.

avait eu la chance d'aller à l'école étaient accueillis avec tambours et trompettes (p. 53) car ceci était un exploit et un grand défi relevé dans la communauté. Ne sachant ni écrire ni lire, les femmes insulaires se sentaient obligées de rencontrer des instituteurs pour la lecture et la rédaction de leurs lettres. C'est ce qu'Arame fait lorsqu'elle reçoit un courrier de son fils Lamine d'Espagne. En chemin pour le domicile de l'instituteur, elle regrettait son manque de scolarisation à travers cette phrase : « Ah ! Si seulement j'avais fait des études ! » (p. 255) Réduire la femme au statut de ménagère, l'empêcher d'aller à l'école c'est la soustraire de l'un de ses droits fondamentaux, l'éducation, et l'empêcher d'accéder à la raison, d'évoluer et de contribuer au développement de sa société. Nous comprenons pour quelle raison à cette époque contemporaine moderne, les femmes de l'île trouvent très gênant de vivre sous le joug de l'ignorance et des traditions qui ne contribuent pas à leur épanouissement.

Le troisième élément qui permet de percevoir l'instrumentalisation dans *CQA* est la pression sociale, la marginalisation, l'enfermement et les violences faites aux femmes dans les foyers. Dans cette société patriarcale, où tout repose sur la femme, celle-ci est chargée de s'occuper toute seule de la famille tandis que les hommes restent spectateurs en « les laissant affronter seules les affres de la marmaille. » (p. 29) Tant de responsabilité reposaient sur elles qui n'avaient pas choisi de se marier à des hommes qu'elles maudissaient en permanence quand le manque et les carences les étranglaient. Elles devaient aller chercher de l'eau au puits, il y avait aussi « les moutons à emmener aux pâturages, le bois à chercher, la famille à nourrir, les enfants à vêtir, les malades à soigner avec des ordonnances qui croupissaient sous la poussière. » (p. 151) Cette pression quotidienne qui animait les femmes ne leur accordait aucun moment de répit pour penser à elles-mêmes. Elles se laissaient écraser par la souffrance et préféraient se sacrifier pour leur famille. Les femmes avaient beau se transformer en machine mais leurs époux trouvaient toujours des failles pour les brutaliser à la moindre erreur ou insatisfaction. Pour Koromâk, à cause de son impatience ou d'un service non rendu, chacune de ses colères laissait Arame couverte d'ecchymose. (p. 34)

Ikanga Ngozi Tchomba a étudié l'image de la femme sénégalaise dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ et il a pu constater que la société africaine en général est une société « masculin pluriel »¹ tout comme la société sénégalaise, car l'homme y fait la loi. Il se sert de la coutume et la religion comme parapluie pour gérer la société à ses fins. Dans cette publication,

¹ Ikanga, Ngozi Tchomba, « L'image de la femme sénégalaise dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ » in *Mondesfrancophones*, publié le 06 juin 2011 sur <https://mondesfrancophones.com/Espaces/Afriques/> consulté le 28 août 2018 à 15H 48.

il démontre combien la liberté de la femme sénégalaise est confisquée par l'homme au nom de la sacrée coutume et aussi de la religion islamique. Cette démonstration est valable dans *CQA* où on ne brandit que les devoirs et les responsabilités des femmes au détriment de leurs droits et de leur « épanouissement personnel ». (p.258) Elles sont marginalisées et deviennent des instruments, des objets selon les lois aménagées par les hommes. Le manque de liberté et d'épanouissement est aussi un élément qui transforme la perception du monde des femmes de l'île car Coumba sait que dans son environnement, « une femme amoureuse en souffrance passait pour une capricieuse, si bien qu'il ne lui reste plus qu'à garder, tapie en elle une nostalgie qui grandissait [...] » (p. 174)

Dans la maison conjugale comme à l'extérieur, une femme mariée est privée de liberté : elle ne doit plus s'amuser avec ses amies célibataires ni participer aux jeux des jeunes filles de son âge. Daba, dans cette situation regrettait déjà sa liberté, son insouciance d'antan. Elle aurait voulu se sentir plus épanouie avec sa cohorte, mais elle était obligée de se convertir en maman pour plaire au clan et se sentir confortable parmi ces femmes déjà matures par le mariage qui voyaient en elle désormais une des leurs. Ce sont ces phénomènes qui mettent mal à l'aise la femme de Sine-Saloum et qui la pousse à rejeter la conception traditionnelle du mariage. La marginalisation accentue le repli sur soi et la révolte de celles-ci qui ont besoin de reconsidération.

4.3. La précarité de l'existence sur l'île

Un autre aspect important dans la déconstruction de la mentalité des insulaires et en particulier des femmes est le mode de vie difficile, précaire de ceux-ci qui se livrent à un combat perpétuel pour survivre et nourrir leurs nombreuses familles. On observe dans *CQA* que les foyers des femmes à l'instar de Bougna et Arame sont exposés aux problèmes de famine, de santé et surtout de retard technologique.

La situation dans laquelle vivent les individus tire ses origines d'après le texte de la présence occidentale sur les côtes du Sénégal. En effet, c'est depuis la colonisation que les insulaires souffrent de famine à cause du pillage des ressources halieutiques par les étrangers. Ces ressources leur permettaient de nourrir leurs familles et d'offrir une activité commerciale aux hommes en quête d'emploi. Ce pillage organisé impliquait que « les daurades et les espadons qu'attendaient les épouses étaient ratissés par les bateaux européens pour les papilles

plus nanties. » (p. 26) Donc, l'exportation des ressources halieutiques accentuait la domination des Occidentaux sur le peuple impuissant en mettant plusieurs parents et jeunes au chômage, qui, ne pouvant plus nourrir leurs marmailles poussent leurs fils vers l'Europe car « pendant que les populations du Nord se gavaient, la disette s'installait au Sud ; » (p. 26) Alors, pourquoi ne pas aller profiter de cette richesse là-bas ? Cette famine généralisée qui est le point focal de la lutte acharnée des femmes s'accompagne d'une pauvreté matérielle. Désargentées et incapable de compter sur leurs époux, les femmes de Sine-Saloum se livrent à une utilisation parcimonieuse du peu qu'elles ont afin d'assurer la sérénité du lendemain qui malgré tout reste tumultueux. Arame par exemple « tranchait le savon de cinq cent grammes au milieu et faisait attention à ne pas laisser mariner le morceau dont elle se servait. » (p. 139) Les vêtements que portaient ses petits-fils et elle-même bien qu'usés étaient toujours bien lavés malgré l'incapacité à les renouveler, même pour les occasions de fête. Bien que l'agriculture soit une activité rentable sur cette île, ce qui permettrait de survivre et se faire de l'argent, il fallait bien entretenir les champs avec une main d'œuvre qualifiée et abondante et utiliser les engrais ou les pesticides. Et c'est à cette difficulté que font face les insulaires qui continuaient de croire qu'un jour leur situation changera. Voilà pourquoi chaque année « on semait quand même parce l'espoir est pavlovien. » (p. 193)

Malgré tout ce dévouement quotidien, la misère continue de sévir sur l'île et les femmes se sentent obligées de dire bonjour à l'endettement. Elles se rendaient dans les banques pour prendre des crédits qui les aideront à lancer un petit commerce ou alors pour éponger les anciennes dettes. Elles vivaient sur dettes en espérant que leurs fils reviendront d'Europe les rembourser. Involontairement, elles s'endettaient de tous les côtés et au bout du compte, « outre leur dette au crédit mutuel, elles avaient maintenant des kyrielles de petits prêts à rembourser à des créanciers encore plus impatients que le banquier officiel. » (p. 209)

D'un côté purement technologique, la société de Sine-Saloum se présente comme infirme sur ce plan. Ce retard s'explique par le manque de moyens et d'ouverture qui empêchent les femmes de bénéficier des avantages et des facilités de la vie. Il s'agit des outils pouvant aider les femmes à pratiquer avec plus de rapidité et de facilité leurs tâches au quotidien. Pour la lessive par exemple chaque femme « aurait voulu elle aussi une machine à laver » (p. 125) pour leurs linges en quantité qui déchiquent leurs ongles en permanence. Pour les mets locaux, le besoin que ressentait chaque femme était celui d'avoir un peu d'argent pour moulinier les Calebasses de mil chez le meunier, afin d'empêcher « les coups de pilons [...]

trahissant la hargne d'une ménagère qui n'avait pas eu de quoi payer le meunier pour moudre sa calebasse de mil. » (p. 125) Le rêve de chaque femme de l'île responsable de la famille était de vivre pleinement au lieu de survivre. La précarité de leur existence se présente comme un élément de pression qui permet aux hommes de construire une mentalité extravertie et aux femmes une mentalité de révolté qui leur permet de revendiquer une place dans la société.

À travers la misère, on assiste même au non-respect des normes traditionnelles : il s'agit de la norme traditionnelle du mariage qui stipule que la jeune fille qu'on a épousée est censée rester chez les beaux-parents qui prendront soin d'elle en l'absence de son époux. Coumba l'épouse d'Issa s'est retrouvée dans cette circonstance où sa belle-famille est incapable de prendre soin d'elle. De ce fait, sa belle-mère lui propose de faire un boulot de ménagère pour subvenir à ses besoins personnels et ceux de son fils, ce qui est complètement proscrit par la tradition. Pour mieux planifier ses activités, Bougna propose à sa belle-fille que « les jours où tu ne cuisines pas, laver et repasser le linge de ces gens une fois par semaine, t'apportera de quoi régler tout ce que tu me réclames pour toi et ton fils. » (p. 210) La proposition de la belle-mère naît de son incapacité à gérer toute la famille, ce qui nous permet de comprendre que la mentalité traditionnelle trouve ses limites face à la pauvreté. Dans un cas extrême, Daba encouragée par sa belle-mère décide de se rendre en ville pour y chercher du travail afin d'alléger les charges de cette dernière. Attitude anormale et reprochée par les anciens du village qui ne tardera pas à modifier même la mentalité et le comportement de la jeune fille qui se livrera à plus de liberté et d'autonomie, ignorant les règles de la société dans laquelle elle vit et son statut de femme mariée. On peut retenir ici que la précarité de l'existence des femmes de l'île les expose à un changement de leur mentalité traditionnelle originelle pour construire un système de référence qui leur confère plus de liberté et d'épanouissement.

Au terme de ce chapitre destinée à présenter les impacts directs sur la mentalité des insulaires et en particulier des femmes, il ressort que les phénomènes qui ont véritablement bouleversés et modifiés le système de référence mentale qu'avait le peuple Sine-Saloum repose sur la longue attente des femmes exposées à la précarité et aux difficultés de subsistance. Celles-ci doivent malgré tout accepter l'absence de leurs fils et époux en espérant que leur souffrance prenne fin. Cette déconstruction de la mentalité s'établit sur le statut de la femme dans la société traditionnelle sénégalaise, statut qui ne lui confère aucune marge de liberté, ni encore de considération tant dans son foyer que dans son clan. Elle assume le statut d' « objet »

et c'est ce qui amène le peuple à vouloir construire de nouveaux systèmes de référence qui réorienteront leur choix et leurs idéologies.

À la fin de cette partie où il fallait parler des facteurs de déconstruction de la mentalité traditionnelle dans *CQA*, il en ressort que la mentalité traditionnelle des insulaires s'est déconstruite grâce à plusieurs éléments de contradiction, de frustration. Certains éléments autrefois acceptés sont remis en question comme la religion ; D'autres issus de la tradition ont été réorientés à cause du choc entre tradition et modernité. L'évolution et le mouvement du monde paraît comme le macro-impact qui a permis de forger une nouvelle voie et de comprendre que le peuple vivait en marge de la mondialisation. Dans ce macro-impact, on perçoit le désir du peuple à réinventer ses pratiques qui, en ce moment, dégradent l'individu et l'assujettissent. Ceci est beaucoup plus visible chez les femmes qui réclament la place de sujet dans la société Sine-Saloum. Pour finir, nous pouvons dire que le rejet de la mentalité traditionnelle par les insulaires naît d'un besoin pressant de liberté et d'épanouissement. Étant donné que le rejet d'un système de valeur implique l'acceptation d'un autre, nous verrons comment le peuple de Sine-Saloum parviendra à construire un nouveau système de valeur et à modifier leur identité culturelle.

**TROISIÈME PARTIE : REFORMATION DE LA MENTALITÉ DES
INSULAIRES ET VISION DU MONDE DE L'AUTEURE**

Chaque société a ses valeurs qui peuvent à un moment donné être altérées par des phénomènes, puis se reconstruire et servir une autre idéologie. *CQA* de Fatou Diome, présente un peuple qui souhaite s'affranchir de tout ce qui l'empêche d'évoluer au même rythme que le monde. Cet affranchissement est passé par le rejet de la mentalité traditionnelle et l'adoption des systèmes nouveaux dans le texte qui permettent de retracer les prises de position de l'auteur, car pour Cros, le matériau langagier, par sa nature sociologique et historique est essentiellement idéologique. Comme pour dire que les articulateurs semiotico-idéologiques incorporés dans notre texte traduisent la vision du monde de Diome. Nous voulons de ce fait voir comment ce peuple va construire un nouveau système de valeur qui guidera ses pratiques quotidiennes, et par la suite extraire la symbolique de l'œuvre selon l'auteure en prenant appui sur les grands éléments de déconstruction de l'ancienne mentalité. Pour répondre à cette question, nous présenterons d'abord le changement de la mentalité traditionnelle pour la mentalité moderne, ce qui conduirait à un changement de l'identité culturelle du groupe. Ensuite, nous présenterons la vision du monde de Diome en s'inspirant des entrevues qui lui ont été offertes pour envisager l'œuvre au-delà de sa forme physique et matérielle.

CHAPITRE 5 : CHANGEMENT DE LA MENTALITÉ DES INSULAIRES

Étant donné qu'il n'est pas possible de parler de déconstruction d'un système sans voir comment celui-ci se reconstruit pour satisfaire les besoins de la communauté et ses attentes, ce chapitre que nous voulons présenter porte sur le changement de la mentalité du peuple de Sine-Saloum. Il s'agit pour nous de voir comment le peuple a pu se construire de nouveaux systèmes de référence car pour Mucchielli¹, les changements sociaux qui affectent divers éléments de la culture et de l'organisation sociale sont corrélativement liés aux changements des mentalités. Ce qui signifie que les changements d'attitudes, de comportements, de vision du monde ou de mode de vie implique aussi le changement de la mentalité. La question qui nous intéresse à ce niveau est la suivante : quels sont les éléments par lesquels l'on perçoit le changement de la mentalité des insulaires ? Autrement dit, par quoi observe-t-on le changement ou la reconstruction de la mentalité du peuple de l'île ? La réponse à cette interrogation s'articulera suivant trois axes à savoir le renforcement du silence « culturel » des femmes, la réforme des normes traditionnelles afin de les adapter à l'époque actuelle et pour finir l'apparition de nouveaux comportements qui consolident la nouvelle mentalité.

5.1. Le renforcement du silence « culturel » des femmes

Ici, nous parlons de renforcement parce qu'on sait que le silence dans la société traditionnelle sénégalaise est une valeur qui est prônée par les anciens et par la religion musulmane. Ce mutisme est l'apanage de la femme qui l'adopte comme un « objet culturel » parce que le silence est un élément de leur identité qu'elles ont reçu par éducation. C'est pourquoi Samia Mihoub affirme : *la société sénégalaise est patriarcale et fortement influencée par un discours religieux, musulman, confrérique, traditionnaliste [sans oublier que] les femmes de cette société vivent dans un système socioculturel prônant l'obéissance, la*

¹ Alex, Mucchielli, *Op. Cit.*, p. 63.

*soumission et le modèle de la femme objet.*¹ Ce passage résume en quelque sorte le mode de vie des insulaires où la femme est réduite à un statut qui la condamne à servir la société dans le respect de la tradition. Voilà pourquoi le texte dit : « on peut souffrir de la gale, mais de là se gratter l'aine en public il y a une marge à ne pas franchir. » (p. 17) Nous voyons ici la configuration mentale qui oriente les comportements de la femme de Sine-Saloum et qui permet de considérer le silence habituel comme une marque de leur identité.

Il faut noter que le silence « culturel » comme présenté par la tradition n'avait pas de fonction dans la mesure où les femmes l'adoptaient sans la remettre en question, c'est-à-dire comme une partie d'elles-mêmes. Mais on se rend compte qu'à ce niveau de la reconstruction, le silence se renforce et n'est plus naïf ni vain. Il a plusieurs fonctions par rapport aux circonstances dans lesquelles elles se trouvent. En se référant aux différentes fonctions du silence selon Giorgio Antonelli², on peut relever trois valeurs du silence chez les femmes insulaires dans *CQA*.

Premièrement, on a le silence naturel qui signifie l'absence, le vide, la solitude, le manque. En effet, qui dit absence dit néant ou rien. Dans le texte, cette fonction est mise en exergue par les femmes dans l'attente qui se livrent à cette forme de silence ; il débouche la plupart du temps sur la résignation. Ce genre de silence, un peu plus loin, s'apparente au débordement, à la surprise, à la déception et au manque de moyen financier de survie, de dialogue et de ressources matérielles. Les femmes malgré elles, construisent et renforcent ce silence pour mieux affronter le vide et la misère. Face à certains problèmes qu'Arame ne peut résoudre, elle « serrait les dents pour ne pas hurler ». (p. 250) Donc, quel que soit la gravité de la situation qui afflige cette dame esseulée, elle renforçait le mutisme pour marquer son impuissance.

Deuxièmement, le silence est un indice de puissance dans la mesure où il permet de marquer un flou sur l'identité réelle de l'individu qui la pratique. Ici, il agit comme une arme de combat puissante qui se traduit par la méfiance afin d'imposer plus d'autorité, d'honneur, de respect et de préserver la personnalité de l'individu. Cette arme est capable de démoraliser et de vaincre l'ennemi. C'est ce qui explique le naturel silencieux d'Arame qui se présente

¹ Samia, Mihoub, « La violence à l'égard de la femme sénégalaise ou du système tentaculaire et de la démission d'un État mort-né », in *Femmes de la francophonie*, [en ligne] le 17 Mars 2009 sur <http://cybersolidaires.typepad.com/francophonie/> consulté le 02 septembre 2018 à 10h20.

² Giuseppe, Maffei citant Giorgio Antonelli, « Le silence » in *Cahiers Jungiens de psychanalyse*, [en ligne] publié en 2005 sur <https://www.cairn.info/revue> consulté le 03 Septembre 2018 à 13H12.

comme « une coque sur laquelle venaient ricocher inutilement les flèches de Bougna. » (p. 50) Le silence comme bouclier renvoie au silence volontaire que l'on oppose à l'attaque d'une personne avec qui l'on juge mieux de ne pas discuter. Le couple Arame/Korômak s'est tellement dégradé que le silence aussi s'est renforcé entre eux, surtout lorsque ce dernier décidait de rendre la vie difficile à son épouse. En ce moment, « le silence, c'était le bouclier qu'elle opposait aux flèches empoisonnées de son assaillant. » (p. 34)

Troisièmement, le silence permet de se protéger, de protéger le véritable soi de la destruction. Vu que le dialogue est une source de malaise et de confrontation pour les femmes envers leurs époux, adopter le silence serait s'éloigner de tout choc, de toute parole choquante et inadéquate de la part de son adversaire. Ce silence est comme une carapace de protection contre toute violence verbale, physique et psychologique. Pour Arame c'était le meilleur moyen de retrouver sa tranquillité et de penser à ce qui est nécessaire dans sa vie misérable. C'est pour cette raison que chez elle « on avait plié la soirée comme une natte usée. Les veillées appartiennent à ceux qui ont des choses à dire. Or elle et Korômak n'avaient en tête que des sujets qu'il valait mieux taire. » (p. 130)

De plus, le silence en intervenant comme un moyen de protection sert également de cure cathartique, c'est-à-dire qu'il permet de se défouler de ses passions destructrices. Alors que pour les psychanalystes, il vaut mieux se libérer, donc verbaliser sa pensée pour se libérer de ses tracasseries, les insulaires à l'instar de Coumba pensent plutôt qu'il vaut mieux se taire, surtout dans une société où personne ne comprendra vos préoccupations ni vos besoins. D'où son attitude suivant laquelle « lorsque la tristesse l'étranglait, [elle] restait muette ; même les facéties de son fils ne parvenaient plus à la détendre. » (p. 259)

5.2. La réforme des systèmes de valeurs traditionnelles

À ce niveau, nous voulons voir comment la déconstruction de la mentalité implique une réorientation des valeurs traditionnelles de l'île. Il s'agit d'une sorte de reconfiguration de la mentalité des individus de l'île Sine-Saloum. C'est en fait cette phase qui s'appelle « phase de *freezing*¹ » ou « phase de systématisation des nouvelles valeurs ». Elle consiste à créer de nouveaux systèmes de référence, des valeurs explicites et défendues par les individus d'une communauté. Cette phase peut conduire relativement à la création d'une nouvelle identité

¹ Alex, Mucchielli, *Op. Cit.*, p. 74.

culturelle chez le peuple, en leur conférant une nouvelle vision du monde. Mucchielli précise en plus que les valeurs délaissées à ce niveau sont systématiquement dévalorisées, rejetées et adoptées par l'ensemble de la communauté. Dans *CQA*, l'on peut remarquer le rejet de certaines normes traditionnelles et surtout l'apparition de nouveaux principes concernant le mariage, la polygamie et l'amour.

Parlant des normes traditionnelles qui sont bafouées, on a le cas du lévirat qui est une norme qui s'exprime par le mariage d'un jeune cadet aux épouses de son défunt grand frère fussent-elles plus âgées que lui. Cette pratique récurrente dans les sociétés calquées sur le modèle traditionnel permet de conserver la lignée de son frère aîné. En fait, c'est une forme de mariage forcé qui s'opère dans les communautés influencées par la tradition et la religion. Lamine a refusé de pratiquer le lévirat aux épouses de son défunt grand frère malgré les menaces des anciens. Grâce à l'éducation du Blanc, il a ouvert les yeux sur beaucoup de chose que sa société ignore. Dans la tendance vers le changement, cette norme devient archaïque pour lui qui envisage trouver sa femme par lui-même et l'épouser. Donc, parce que « plus jeune que ses belles-sœurs, mais aussi [à cause] de l'éducation française qui lui a offert un autre mode de vie », (p. 15) Lamine se voit dans l'obligation d'enfreindre les règles qu'il a longtemps reçu de ses parents. De nos jours, il est vrai que l'épouse d'un homme vivant considère les frères de son mari comme ses maris ; mais le lévirat semble devenir une pratique taboue, et la mentalité qui anime cet état psychologique est la liberté de chaque individu à faire ses choix et à les assumer pleinement. Cette liberté dont veut jouir Lamine est un nouveau système de référence qu'il construit pour favoriser le changement et l'évolution de la communauté.

Pour ce qui est des nouvelles conceptions ou constructions de système de valeurs, commençons d'abord par la conception de l'amour. Du point de vue traditionnel, l'amour doit obéir aux règles de la société, aux valeurs coutumières, aux attentes, voire aux choix des parents. Le mot « aimer » comme sentiment n'existe pas dans la tradition ; ce mot signifie plutôt respect de la tradition. On assiste ici non pas à l'amour pour son partenaire, mais pour son clan et plus loin pour la tradition. De plus, l'amour ne s'évalue pas en termes d'affection, mais en termes d'obligation. Daba tout comme les autres femmes de l'île, a subi ce genre d'amour à travers le mariage forcé entre elle et Lamine. Elle, qui aimait Ansou fut contrainte par ses parents d'épouser Lamine, un absent pour qui elle n'avait aucun sentiment. Comme l'amour triomphe toujours, cette dernière a rejoint son amoureux en ville après son mariage jusqu'à revenir avec la grossesse. C'est en rapport avec cette nouvelle attitude que les

villageois disent que « pour une fois, les sentiments avaient vaincu l'obéissance traditionnelle. » (p. 251) Ce genre de situation ne s'était jamais produit auparavant et c'est pourquoi on parle de la reconstruction, de la considération de l'amour comme sentiment et non plus comme obligation et obéissance. Ce changement de mentalité dû à la modernité rend la société Sine-Saloum plus humaniste et plus ouverte aux autres, parce que l'amour comme sentiment peut unir des personnes d'univers ou de sociétés différentes.

De plus, dans cette nouvelle conception de l'amour, l'épouse a autant de considération aux yeux de l'époux que la mère de celui-ci, voire plus. En effet, l'épouse est censée remplacer la mère de l'homme après le mariage ; le rôle de la mère prend fin dès l'instant où son fils trouve son âme sœur. C'est pourquoi Issa depuis l'Europe, pendant ses rares coups de fil réclame d'abord sa femme, (p. 187) ce qui met sa mère mal à l'aise, car issue d'une société matrilineaire, elle était convaincue que son fils sera toujours rattaché à elle.

Pour ce qui est de la nouvelle forme de polygamie, on peut dire que selon la tradition, la religion musulmane et vu le niveau de vie des insulaires, la polygamie implique un foyer polycéphale, sous un même toit. Tous ces phénomènes favorisant la jalousie des femmes, la concurrence, les combats perpétuels ou la mort dans le pire des cas. Avec l'influence de la modernité, Arame a tendance à réformer cette vision traditionnelle de la polygamie qui ne contribue en rien au bien-être de la femme. Elle opte de ce fait pour la polygamie à foyer séparé où elle ne dérangerait pas ses coépouses, « elle n'irait pas se battre dans un foyer polycéphale et elle aurait l'immense plaisir de rester chez elle, où elle recevrait son chéri. » (p. 316) La nouvelle forme de polygamie, plus libérale et moins contraignante lui permettrait de s'épanouir et à elle et son époux de se rencontrer loin des regards indiscrets des autres épouses qui pourraient être jalouses.

Enfin, la règle du mariage stipulant qu'on ne garde pas une épouse avec l'enfant d'un autre, est-elle aussi changée. En effet, l'enfant né de la relation interdite et éphémère entre Daba et son amoureux Ansou est l'élément à partir duquel le peuple de Sine-Saloum prend position. Considéré comme une abomination culturelle, l'enfant de Daba est, aux yeux des Anciens une cause de divorce ; Donc, il fallait attendre le retour de Lamine, époux de Daba pour l'inciter à prendre une telle décision. Dès son retour, lui qui avait toujours aimé Daba depuis le lycée, n'a pas du tout consenti à la rejeter malgré l'erreur commise et la conviction qu'avaient toute la famille et le village de ce qu'il allait la répudier. Lamine a brisé les règles de son clan en décidant de garder Daba au nom de l'amour qu'il avait pour elle. Il lui dit ceci :

« ce n'est pas l'enfant d'un autre, c'est l'enfant de la femme que j'aime [...] Ta fille c'est la meilleure chose qui m'attendait dans ce pays ; Tu m'entends ? C'est ma fille, enfin si tu es d'accord, bien sûr. » (p. 306) La réaction à la fois moderne et humaniste de Lamine lui a valu les applaudissements des jeunes et les félicitations de sa famille et de sa communauté qui retrouve enfin les bienfaits du mariage et de l'amour. Il est à noter que les nouvelles valeurs construites par les insulaires relèvent de l'ordre du renouveau, du changement car il y a suppression de certaines pratiques et reconfiguration d'autres afin de les aligner au vent de la modernité.

5.3. L'apparition de nouveaux comportements

L'adoption de nouveaux comportements et de nouvelles attitudes chez les individus s'explique par le changement des systèmes psychologiques auxquels ces individus adhéraient, car comme le pense Mucchielli, *une mentalité, par l'intermédiaire des attitudes, des comportements et des discours qu'elle génère, est directement expressive de l'identité groupale*¹. L'on peut comprendre que le peuple de l'île Sine-Saloum, face aux frustrations, contradictions et pressions qu'il subit, puisse changer de mentalité. Ce changement s'observe plus concrètement par les comportements, donc ce qui est observable dans leur manière de vivre de tous les jours. En effet, on quitte de la mentalité traditionnelle calquée sur les valeurs de respect des aînés et des époux : le droit d'aînesse, l'obéissance, la soumission et la fidélité, pour adopter de nouvelles attitudes qui permettent aux femmes insulaires de se reconstituer, de se revaloriser et de développer une estime fiable de soi tout en se faisant respecter par la société et par leurs époux.

Tout d'abord, on constate que désormais, les femmes affrontent leurs époux ; la confrontation s'installe car elles se rendent compte que ceux-ci ne jouent pas leur rôle de chef de famille, bref ils sont irresponsables. Bougna veut se faire respecter par son époux quand celui-ci la laisse gérer seule les manques de la maison. C'est pourquoi pour un morceau de savon que son époux Wagane n'a pas pu acheter, elle dit ceci : « je ne vais pas tarder pour lui faire cracher le prix d'un savon. » (p. 38) Pour Arame par exemple qui a longtemps subi les violences et l'absence de son époux Korômak bien que présent juge préférable de le mépriser par son silence et sa désinvolture. Elle se dit que « lorsque son tyran serait fatigué de gueuler, il

¹ Alex, Mucchielli, *Op. Cit.*, p. 21.

se calmerait comme d'habitude. » (p. 120) Les expressions « tyran » et « gueuler » utilisées par Arame sont péjoratives et permettent de ridiculiser son époux, tout en le considérant comme un fin dictateur, qui veut toujours que sa volonté soit faite. On a l'impression que les femmes veulent s'égaliser aux hommes par leurs attitudes déviantes et contradictoires aux coutumes de l'île. La soumission n'a plus sa place dans leur comportement : la femme se permet de riposter lorsque le mari lève le ton ou alors quand ses désirs ne sont pas assouvis. À la moindre jalousie de Korômak, Arame lui réponds toujours qu'il se permet d'être jaloux pourtant il ne sait même pas quoi faire d'une croupe nue. (p. 122) Ces injures proférées à l'endroit de son époux témoignent de sa rébellion, elle qui n'en peut plus de subir la présence d'un homme qu'elle n'a jamais aimé ni souhaité épouser. Parfois, la moquerie s'emparait d'Arame qui ne se retenait pas de faire semblant de ne pas écouter les plaintes incessantes de son mari. La diversion qu'elle choisissait pour ne pas l'écouter et pour le faire taire c'était la musique. C'est dans ce sens que « quand les insultes fusaient, elle leur opposait une mélodie que sa voix de rossignol portait à la cime des cocotiers. » (p. 34)

Aussi, le fait pour les femmes de n'avoir que des devoirs, des responsabilités au détriment de leurs droits suscite chez elle un changement de comportement : il s'agit de la désobéissance des femmes qui naît du manque de considération, du manque de repos que leur infligent les circonstances de la vie. Pour Coumba qui vit chez sa belle-mère et qui est chargée de tous les travaux ménagers jusqu'au retour de son époux d'Espagne, choisir de désobéir c'est est le seul moyen pour elle de s'affirmer. Jeune épouse enceinte, elle devait à la fois gérer sa grossesse et les caprices de sa belle-famille. À chaque fois que Bougna lui demandait d'apprêter son dîner en allant chercher du bois, elle lui répondait que personne n'a remarqué qu'elle mange à peine, donc qu'elle n'irait pas car elle ne va pas bien. (p. 170) En plus du bois, elle devait aller à la recherche des fruits de mer pour le repas du soir. Cette tâche auparavant réservée à Bougna, se voit directement transférée à Coumba qui doit malgré son inexpérience et ses malaises de grossesse remplacer sa belle-mère qui l'utilise à sa guise. Elle se révolte de cette situation et se dit : « retourner le vase avec mes ongles vernis pour quelques fruits de mer, jamais [je] ne la ferais pour personne. » (P. 165)

Pour ce qui est de l'infidélité qui est considéré comme un interdit tant pour les sociétés traditionnelles que religieuses, on peut noter que les femmes de l'île la pratiquent consciemment, ce qui leur permet de se venger des mariages forcés qui les confrontent au supplice de partager le même toit avec un homme qu'elles n'ont pas choisi. On déduit que

l'infidélité est comme une révolte et surtout une quête de considération de leur sentiment. Toutes les femmes qui ont posé cet acte étaient d'abord toutes jeunes et en plus, elles avaient une conception moderne de l'amour. Notons que l'infidélité ici s'immortalise par des grossesses mal acceptées par les gardiens de la tradition et les époux comme Korômak. En fait, les deux garçons qu'Arame a eus dans son foyer appartiennent légitimement à son amoureux de jeunesse, car son époux étant incapable de procréer. C'est pourquoi elle pensait pouvoir l'aider à camoufler sa stérilité et lui éviter la honte, tandis que ce dernier ne voit que l'acte posé ; d'où Arame de dire à son fils : « il vous a toujours détestés parce qu'il n'est pas votre père et ça, il ne l'a jamais digéré. » (p. 128)

En guise de conclusion, il était question pour nous dans ce chapitre de présenter les aspects du changement de la mentalité du peuple de l'île de Sine-Saloum. Il en ressort que la reconstruction de la mentalité et de l'identité culturelle des insulaires se fait d'abord par le renforcement du silence « culturel » des femmes qui se voient tout de même obliger de l'accentuer pour se protéger, combattre l'adversité et s'affirmer. Ensuite, le second aspect de la reconstruction repose sur la réforme des systèmes de valeurs auxquels le peuple de l'île appartenait jadis. Nous avons pu relever que concernant le mariage, l'amour et la polygamie, les insulaires ont complètement bafoués les normes qui régissent ces concepts au détriment d'une nouvelle conception qui rend les individus plus humanistes et plus responsables. Enfin, on a vu qu'à travers l'apparition de nouvelles attitudes, qu'une nouvelle mentalité se forge chez le peuple. Ces attitudes traduisent toute une idéologie libérale qui est issue de la modernité qui provient elle aussi de la circulation et au rapprochement des mondes et des sociétés. Donc, le peuple de Sine-Saloum a complètement délaissé la mentalité traditionnelle pour rejoindre le changement qui est capable de contribuer à leur épanouissement personnel, d'où la posture de Fatou Diome sur les notions de contact des cultures, de féminisme et de développement.

CHAPITRE 6 : LA VISION DU MONDE DE FATOU DIOME

Tout texte littéraire est une production artistique qui reflète l'environnement de l'auteur qui est porteur d'une idéologie que nous prenons ici dans le sens de vision du monde. Ce qui signifie que, le roman par exemple traduit la perception du monde de l'auteur, laquelle perception n'est pas exprimée explicitement, mais découle de l'agencement des thèmes dans le texte et plus subtilement de la prise de position des protagonistes de l'histoire racontée. Pour ce qui est de *CQA*, on peut à partir de la thématique et surtout de l'étude faite sur la mentalité du peuple de Sine-Saloum qui est quittée progressivement de la tradition à la modernité, décrypter la vision de Fatou Diome sur des aspects bien précis développés ou évoqués dans l'œuvre. Nous nous demandons alors au regard des éléments d'influence de déconstruction de la mentalité quelle est l'idéologie de l'auteure ou alors la vision que celle-ci a concernant le triptyque immigration, féminisme et développement de l'Afrique. Pour mieux appréhender l'intelligibilité de ce chapitre nous prendrons appui sur les multiples entrevues qui ont été faites à l'auteure, pour parler tour à tour de l'immigration clandestine ou choisie et de sa finalité, pour déboucher sur la lutte féministe chez l'auteure afin de proposer une piste pour le développement de l'Afrique d'après celle-ci.

6.1. L'immigration et sa finalité

Qu'elle soit clandestine ou volontaire, l'immigration a toujours fait l'objet de nombreuses prises de position chez les penseurs et écrivains, qui voient pour la plupart le caractère destructif de cette pratique. En effet, l'immigration commence toujours par une mystification de l'ailleurs et un dénigrement de l'ici pour aboutir soit au rejet ou à l'amour de l'autre et de l'ailleurs. On présentera ici le déplacement sous ses trois aspects : le départ, l'arrivée et le retour ou la finalité.

Puisque nous sommes ici dans l'immigration des jeunes de l'Afrique vers l'Europe, le départ ici consiste à observer de près les motivations du déplacement. Pour cela, il faut noter que les jeunes insulaires ont un attrait particulier pour l'Espagne et de ce fait, ils se font aider

de leurs familles et surtout de leurs mères pour emprunter le chemin de la mer. Fatou Diome dans son premier roman avait amorcé cette problématique en explorant la construction mythique que se font les jeunes clandestins sénégalais. L'on a pu remarquer que les clandestins se font une image euphorique de l'« Eldorado » et cette manière de voir l'ailleurs se manifeste également dans l'œuvre que nous avons étudié. En réalité, les causes du déplacement ne sont pas les mêmes pour tout le monde. L'auteure dans une interview¹ faite par la Télé Futurs Médias précise que certains veulent immigrer dans l'optique d'une quête de dignité ou de paix ou encore en cas d'absence de choix, de menace ou de trouble, ce qui pourrait aboutir à l'amour véritable pour l'ailleurs. Donc, l'image qu'on se fait de l'Europe avant le départ est une image très méliorative et positive. Les immigrés pensent que la solution à tous leurs problèmes quotidiens se trouve à l'étranger.

À l'arrivée, les immigrés sont confrontés à une réalité autre que celle qu'ils s'imaginaient. On parle de désillusion, de désenchantement car il y a démythification de l'autre et de l'ailleurs. C'est ce qu'on nomme l'envers du décor, c'est-à-dire la surprise de se rendre à l'évidence que tout ce qu'on croyait de l'Europe n'était qu'un mirage. Dans *CQA*, les insulaires et leurs proches vivent avec la mentalité selon laquelle en Europe tout est facile, il y a de l'emploi pour tous. Toute cette construction se dégrade au contact des vraies réalités du terrain. Lamine, immigré clandestin dit ceci « l'Europe ! La faim ! Le froid, le racisme, la solitude, les petits boulots, l'esclavage économique ! » (p. 316) Il cite en quelque sorte quelques obstacles ou difficultés auxquelles font face les immigrés en Europe. Il continue en disant « la peur au ventre devant les flics de Sarkoland » pour les clandestins. (P. 316) Tous ces combats quotidiens de l'immigré qui croyait avoir trouvé une issue de richesse et de bonheur se multiplient et surtout restent un secret à ne pas dévoiler à la famille en Afrique. C'est pourquoi Lamine dès son retour sur l'île jure de ne plus jamais retourner en Europe malgré le fait qu'il ait les papiers en règle. Lorsqu'il observait les jeunes se bousculer pour l'embarquement de la prochaine pirogue il fulminait : « Si les jeunes savaient vraiment ce qu'il avait vécu là-bas [...] aucun d'eux ne partirait. » (p. 316) Et comme les insulaires avaient déjà développé la mentalité extravertie, « il savait d'avance que personne ne l'écouterait, car les jeunes n'embarquaient pas faute d'informations. » (p. 316) Ils savaient bien tous les risques qu'ils couraient, mais y allaient quand même.

¹ Télé Futurs Médias, « Interview : Fatou Diome écrivaine des mots et des maux », [en ligne] le 11 janvier 2016 sur <https://youtu.be/5i-b-f1e3OA> consulté le 13 septembre 2018 à 18h23.

Parlant de la finalité de l'immigration, plusieurs auteurs à l'instar de Gaston-Paul Effa envisagent un retour impossible de l'immigré et surtout sa dénaturation ou acculturation. En effet, il est vrai que le contact avec l'autre peut nous dénaturer c'est-à-dire modifier notre identité dans la mesure où l'identité s'évalue aussi par rapport à l'autre. Dans ce sens, la question d'identité vise à répondre à la question « *qui suis-je par rapport aux autres ?* »¹ Ici, c'est l'autre qui fait de moi ce que je suis et c'est toujours lui qui fait que je sois différent de lui. Voilà pourquoi le retour reste difficile car l'individu a acquis de nouveaux systèmes de valeurs qui sont contradictoires à ceux de son groupe. Mais, dans le cas de Fatou Diome, l'immigration ne dénature pas l'individu fortement ancré dans sa culture car, lorsqu'on sait qui on est et d'où l'on vient, on ne s'égaré pas face à l'étranger : c'est pour cette raison qu'elle affirme : *nous pouvons apprendre des autres sans nous dénaturer*². C'est cette idée préservée qui fait que les insulaires optent par exemple pour le mariage des immigrés avant leur départ pour l'Espagne car selon la tradition, « un homme marié ne se perd pas à l'aventure. » (p. 91) Les anciens parviennent à inculquer chez les jeunes immigrés cette notion afin de conserver leur identité culturelle ; on les éduque de manière à ce qu'« ils voyagent, s'adaptent aux lieux et aux cultures, mais se marient rarement loin de chez eux. » (p. 86)

Aussi, malgré les difficultés rencontrées en Europe, les immigrés pensent à revenir chez eux et pour la plupart ils reviennent nantis, avec de quoi aider leurs familles. Le retour est envisagé ici à cause de l'amour pour ses confrères et de l'attachement culturel. Lamine dès son retour de l'Espagne « se lança dans des travaux et prouva aux villageois qu'il n'était pas rentré d'Europe les poches vides. » (p. 313) C'est cette attitude qui motive beaucoup d'autres à aller eux aussi expérimenter le voyage.

On comprend que l'idéologie ou la position de Diome par rapport à la finalité de l'immigration est plutôt très originale parce qu'elle-même a su faire la part des choses, c'est-à-dire opter pour deux nationalités en s'adaptant à chaque contexte, ceci par amour pour le Sénégal et la France. C'est pourquoi elle affirme haut et fort : *je suis une fille de l'entre-deux [...] Si je vis en France c'est parce que je l'aime aussi*³. Nous dirons alors qu'elle n'est pas

¹ Jean-Claude, Ruano-Borbalan citant Jean-François, Gossiaux, in *L'identité*, Éditions Sciences Humaines, Auxerre, 1998, p. 02. (Propos tenus par Jean-François Gossiaux lors d'une conférence organisée par l'entreprise de diffusion des revues scientifiques DIF POP sur « l'identité nationale » en juin 1997 et réunissant des représentants de revues comme *Projet*, *Esprit*, la *Revue d'études palestiniennes*. J-F. Gossiaux s'exprimait au nom de la *Revue d'ethnologie française*).

² Télé Futurs Médias, *Op. Cit.*

³Télé Futurs Médias, *Op. Cit.*

contre l'immigration, mais elle condamne la manière avec laquelle elle se pratique au Sénégal et par extension en Afrique : c'est-à-dire par la sublimation de l'autre et par le fait que c'est toute la famille et un clan que chaque immigré porte sur le dos et dont il est l'espoir, le devenir.

6.2. Fatou Diome et la lutte féministe

À ce niveau, il est question de présenter comment les personnages féminins dans *CQA* s'élèvent et comment pour l'auteure, l'accès à l'éducation de celles-ci reste une priorité pour le développement de la société Sine-Saloum. Concernant l'élévation de la figure féminine, on peut noter qu'il n'est pas facile de négocier, voire d'imposer sa place au sein d'une communauté où les valeurs sont préétablies par la tradition. Il est vrai que certaines figures ont pu néanmoins revendiquer une posture émancipatrice : il s'agit d'Arame, de Daba, de Coumba et de Bougna. On constate que la lutte féministe de l'auteure est en relation directe avec la dichotomie tradition et modernité. Dans *CQA*, les deux générations de femmes représentées traduisent ce clivage entre la tradition et la modernité. Les quatre héroïnes sont dépeintes comme suit : les deux mères (Arame et Bougna) sont analphabètes et en mal d'éducation tandis que les deux jeunes filles (Daba et Coumba), bien que scolarisées n'utilisent guère leur plein potentiel de connaissances qu'elles ont acquises à cause de la tradition. En effet, à cette ère moderne, il est impossible de croire que les luttes féministes viennent de voir le jour en Afrique en passant par l'Occident. Gabriel Ernewein pense que *les légendes du passé servent également à la construction de l'identité féminine et féministe*¹, dans la mesure où dans les légendes et mythes de la tradition africaine sénégalaise, on pouvait déjà y présager une lutte féministe comme c'est le cas avec la légende de la reine Diâhère Tèw No Mâd dans *CQA* qui a accepté de se suicider pour sauver le trône de son époux afin que celui-ci soit transmis aux générations suivantes. (p. 92-93) Cette légende démontre en effet que la reine a transgressé les traditions en donnant sa vie pour maintenir la stabilité du royaume. On comprend ici que l'émancipation de la femme à travers la désobéissance et le rejet des normes traditionnelles existe depuis longtemps dans la culture africaine. C'est pour continuer cette œuvre que Diome, dans l'interview du CIRTEF² pense que *les femmes aujourd'hui se sentent libres de revendiquer un*

¹ Gabriel, Ernewein, « Émergence d'un féminisme africain dans la littérature post-coloniale. Étude diachronique du féminisme dans trois romans sénégalais », Mémoire de Maîtrise ès Arts (littératures francophones), Université de Concordia, Montréal, Avril 2016, p. 54.

² Conseil international des radio-télévisions d'expression française, vu sur le site www.définitionsigle.fr le 24 Août 2018 à 15h13.

*épanouissement personnel alors que pendant longtemps elles étaient tributaires des choix du mari, des choix de la famille, donc elles subissaient leur destin*¹. Nous constatons que dans *CQA*, l'auteure se bat pour les droits de la femme, en particulier les droits à l'éducation et à l'équité. Sachant que l'éducation de la femme n'est pas une priorité pour l'Afrique traditionnelle à cause des archaïsmes, elle croit que la scolarisation de la femme est nécessaire. Ceci lui rendra sa liberté de raisonner et de contribuer au développement de la famille et de la société. Arame, analphabète de son état est incapable d'éduquer ses petits-fils convenablement car ne sachant ni lire ni écrire. C'est pourquoi l'auteure pense qu'éduquer les filles c'est éduquer l'ensemble de la société car améliorer l'éducation de la jeune femme c'est améliorer l'éducation de la société. La femme est mieux placée pour assurer l'éducation des enfants dans la famille africaine ; mais comment peut-elle bien jouer ce rôle si on préfère scolariser l'homme et garder la femme dans l'ombre des traditions ? Ici, on assistera à un « déséquilibre social² » selon Diome et un manque d'égalité et d'équité : selon la tradition par exemple, la femme restera toujours inférieure à l'homme ce qui n'est pas le cas à cette ère moderne où la femme tend à avoir les mêmes aptitudes que l'homme. Pour l'auteure, l'école est ouverte pour tous sans discrimination de sexe. C'est en réaction au manque d'ouverture liée à ce manque d'instruction que l'exil apparaît comme une issue de secours. D'où Diome de confirmer que *l'immigration féminine est un moyen [pour les femmes] de s'affirmer*³. Donc, le roman condamne le manque de scolarisation renforcé par la tradition qui se présente comme une épine freinant le cheminement et l'épanouissement de la figure féminine. La narration pose parallèlement, au fil d'une réflexion largement engagée que « la loi est rarement appliquée pour les analphabètes. L'ignorance est le premier obstacle à la démocratie. Citoyens libres et égaux, soit encore faut-il connaître ses droits pour avoir la velléité de les défendre. » (p. 78) Ce qui nous permet d'embrayer sur la partie suivante en posant au préalable que l'analphabétisme est un frein au développement de toute société.

6.3. Pour le développement de l'Afrique

Pour l'auteure, le développement du Sénégal et de l'Afrique tout entière passera par une révolution des mentalités qui implique à la fois les autorités politiques africaines, le peuple africain et l'Europe. Au regard de la situation précaire, du faible niveau de vie socio-

¹ Mafarma, Sanogo, « Rencontre avec Fatou Diome », Extrait de l'interview du CIRTEF du 17 octobre 2015 [en ligne] sur <https://youtu.be/8-UW2hBeD-A> Consulté le 13 Septembre 2018 à 18h 43.

² Mafarma, Sanogo, « Les défis de l'éducation en Afrique », extrait de l'interview du CIRTEF du 17 octobre 2015 [en ligne] sur <https://youtu.be/DiZR-M9M5ko> consulté le 13 septembre 2018 à 18h 44.

³ *Ibidem*.

économique du peuple de Sine-Saloum représenté dans *CQA*, on constate que l'Afrique n'a pas évolué sur le plan du développement depuis la colonisation jusqu'à nos jours. Elle continue de croupir dans la misère et le chômage pour des raisons beaucoup plus psychologiques que matérielles. C'est pourquoi l'auteure propose une réforme de la mentalité, condition nécessaire pour la réhabilitation de l'Afrique.

Commençons par la responsabilité du peuple qui renvoie à un changement de paradigme, c'est-à-dire qu'il faut laisser la tradition s'ouvrir à la modernité ; autrement dit, la tradition doit être capable de s'adapter aux différents mouvements de la société en favorisant le bien-être des individus. Nous parlons ici beaucoup plus de l'aspect éducatif qui semble inexistant surtout chez les femmes dans les sociétés traditionnalistes. Ce qui voudrait dire qu'il faut éduquer la société afin que celle-ci puisse accéder à la raison et au développement. Pour les femmes, étant donné qu'elles occupent un grand nombre de la population mondiale, l'éducation leur permettra de contribuer au développement de leurs États. Donc, l'éducation confère à la femme le moyen de résoudre les problèmes auxquels elle est confrontée, la liberté de mener une vie convenable. De là, le féminisme cessera d'être une question selon Diome pour devenir un acquis, un concept accepté et partagé de tous et auquel chaque individu accordera de l'importance. On comprend mieux pourquoi le changement de la mentalité purement traditionnelle pour une autre plus innovatrice reste capital pour la marche en avant du continent.

D'un autre côté, la mentalité extravertie que développent les Africains devrait être modifiée, car elle continue de renforcer la suprématie et la domination des Européens sur eux. C'est pourquoi l'équation selon laquelle l'Europe est égal à la richesse et donc immigré ou émigré est égal à l'argent n'est plus adaptée dans ce contexte d'innovation et de valorisation de soi. Cette modification du comportement doit commencer par les familles restées au pays qui réclament des mandats chaque mois aux immigrés croyant qu'en Europe il y a de la richesse en abondance pour tous. Il s'agit pour Diome d'empêcher les Africains de continuer à croire, à pratiquer « la sublimation de l'Européen¹ » et s'estimer au même rang que les autres.

Concernant l'autorité politique africaine, leur contribution est de deux ordres : d'abord, ayant constaté que l'immigration touche en grande partie les jeunes diplômés qui choisissent la voie des eaux pour assurer l'avenir de leurs familles, les États africains doivent, d'après Diome

¹ Patrick, Simonin, « L'INVITE DE TV5 Monde » [en ligne] le 20 mars 2012 sur <https://youtu.be/yecGWelyK10>, Consulté le 18 septembre 2018 à 19h 54.

*donner le boulot aux jeunes, de l'emploi pour ne plus les faire venir en Europe*¹ sous prétexte qu'ils sont pauvres. Dans ce sens, on ne verra plus l'autre comme un dieu, comme celui qui commande le monde. De plus, l'autorité africaine doit changer les termes de coopération avec l'Europe afin que les deux parties soient bénéficiaires. Il est inadmissible « que l'Europe, avec ses cyniques accords de partenariat, fasse de l'Afrique sa bétailière de réserve » (p. 241) ; l'Afrique doit refaire les clauses de partenariat avec l'Europe afin que l'on ne l'appauvrisse plus, étant entendu qu'elle ne l'est pas déjà pour l'auteure, mais elle se laisse appauvrir. Pour Diome, *les partenariats doivent être une conciliation et non une domination*, dans la mesure où l'Europe doit savoir que c'est grâce à l'Afrique qu'elle se développe et pour cela, l'Afrique a besoin de respect et non d'aide ; d'ailleurs, le texte conclut en disant ceci : « aider quelqu'un c'est l'aider à ne plus avoir besoin de vous » (p. 241)

Toujours dans les rapports Afrique et Europe, Diome pense que du côté des Africains, ils doivent cesser d'adopter ce que Mbembe appelle « identité victimaire² ». Il s'agit d'une attitude qui se caractérise particulièrement par les plaintes, les lamentations et surtout, elle consiste à toujours trouver les causes de ses problèmes chez les autres. Pour le père de l'Afropolitanisme, cette posture victimaire permet de construire des idéologies de victimisation et c'est en ce sens qu'elle s'éloigne de la pensée afropolitaniste qui préconise le rapprochement, l'imbrication et la circulation des mondes afin de créer un tout solidaire. La révolution des mentalités, tant en Afrique qu'en Europe permettra de résoudre les problèmes de gouvernance, de pauvreté, de chômage et d'immigration clandestine, en favorisant par le même fait la rapprochement des continents et leur enrichissement mutuel, comme le dit si bien l'auteure, *si les cultures se respectent mutuellement, elles s'enrichissent mutuellement*³.

En définitive, il était question dans ce chapitre de déceler la symbolique de l'œuvre de Fatou Diome sous les aspects qui ont intéressé notre étude. Il ressort de ce chapitre que l'immigration qu'elle soit souhaitée ou clandestine est utile pour l'auteure en ce sens où elle favorise la découverte, l'acceptation de l'autre et surtout l'enrichissement culturel de l'individu qui sait au préalable d'où il vient. Aussi, elle pense que la femme a quelque chose à offrir dans l'évolution de la société africaine, elle a son mot à dire dans la gestion des affaires de son pays, et pour cela elle doit bénéficier de l'éducation au même rang que les hommes. Pour finir, elle

¹ *Ibidem*.

² Achille, Mbembe, « L'Afropolitanisme » in *Africultures*, N° 4248, 25 décembre 2005, p. 03.

³ Télé Futurs Medias, *Op. Cit.*

pense que le développement de l'Afrique dépend de la mentalité que les Africains adopteront dans la suite de leur histoire et de leurs rapports avec les autres.

En somme, il ressort de cette partie que le peuple de l'île a pu reconstruire une nouvelle mentalité et une nouvelle identité en rapport direct avec la modernité. Ce peuple a procédé par renforcement des comportements déjà existants, par la réforme des normes traditionnelles et l'apparition de nouvelles attitudes. Donc, la nouvelle mentalité du peuple Sine-Saloum est issue du réajustement de la mentalité traditionnelle à la modernité, ce qui permet d'avoir un penchant pour la tendance moderniste beaucoup plus libérale. Pour ce qui est de la vision du monde de l'auteure, on retient que d'après elle, l'immigration ne dénature pas mais enrichit l'individu ; que la femme doit bénéficier de l'éducation pour assurer le bien-être de la famille et être capable de revendiquer sa place en société ; pour l'Afrique, elle pense qu'elle peut se développer si et seulement si elle révolutionne sa mentalité face à elle-même comme face à l'autre. Cette révolution de la mentalité brisera les anciens systèmes de valeurs, pour construire de nouveaux permettant d'établir des bases solides pour la prise en charge des peuples.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au terme ce travail de recherche portant sur le sujet intitulé « l'évolution de la mentalité des insulaires dans *Celles qui attendent* de Fatou Diome », Nous avons constaté dans la revue de la littérature que le changement de l'identité ou de la mentalité des individus est lié au déplacement, donc au contact avec l'ailleurs ; c'est pour cette raison qu'il a été question pour nous de présenter comment la mentalité du peuple de Sine-Saloum a évolué au fil du temps sans être au contact avec l'altérité. Pour mener à bien ce travail, nous avons émis l'hypothèse générale suivante : les insulaires auraient changé leur mentalité socle ou originelle grâce au temps moderne, aux contradictions, frustrations et pressions qu'ils auraient subies dans leur espace culturel en rapport avec les principes traditionnels. Nous nous sommes appuyés sur la démarche sociocritique d'Edmond Cros qui se subdivise en deux théories : la théorie du texte, et celle du sujet culturel. La théorie du texte consiste à étudier un texte en prenant en compte les idéosèmes issus du génotexte qui est la société, et qui sont contenus dans celui-ci, afin d'analyser leur agencement les uns sur les autres ; la théorie du sujet culturel permet de traduire grâce à la psychanalyse, l'idéologie que véhicule l'auteur à travers les structures langagières et sémiotiques du texte ou le phénotexte. Donc pour lui, le texte est le reflet du mode de vie d'un peuple et de sa psychologie, ce qui permet de percevoir la vision du monde de l'auteur et de son peuple.

En effet, ce travail a été structuré en trois parties : dans la première partie où il était question de parler des indices de la présence de la mentalité des insulaires dans *CQA* et des mécanismes de formation de celle-ci chez le peuple de l'île, il en ressort que les insulaires ont à l'origine une mentalité traditionnelle/religieuse, comme pour dire que, ce peuple a un système de référence calqué sur la tradition et sur la religion. Cette mentalité est prise en charge dans le texte par les valeurs, les normes, les tabous, les philosophies, les rituels et les croyances qui construisent leur code de conduite. Ce système de référence s'est formé et s'est développé grâce à l'éducation que la société et les parents inculquent aux jeunes dès l'enfance et à l'adolescence, par les expériences collectives et individuelles de chacun qui impliquent une routine dans les activités quotidiennes, ce qui crée de nouveaux comportements, et enfin par le milieu de vie dans lequel ce peuple se développe, milieu auquel il faut s'adapter pour survivre en affrontant avec bravoure les obstacles rencontrés.

Dans la deuxième partie, il fallait présenter dans la perspective de Cros comment les systèmes de valeur contradictoires cohabitent mal à l'intérieur d'un même espace culturel en agissant les uns sur les autres, créant ainsi des frustrations et des pressions sur les individus. Ici,

la mentalité originelle du peuple de Sine-Saloum s'est déconstruite sous l'effet de plusieurs facteurs qui ont eu leur origine de manière inconsciente chez les insulaires et dont ceux-ci se sont finalement appropriés comme un moyen de surestimation. Il s'agit des éléments de déconstruction qui ont progressivement favorisé le rejet de la mentalité traditionnelle et religieuse, et qui se résument par l'influence de la modernité grâce à la mondialisation. En fait, les insulaires sont passés par le rejet de la religion, le goût de l'ailleurs, les conditions de vie précaires et le statut d'objet de la femme pour faire naître progressivement une révolte volontaire entretenue et développée par les femmes en majorité et qui aboutira au changement de la mentalité.

Dans la troisième partie, il fallait parler du changement de la mentalité des insulaires et de la vision du monde de Fatou Diome dans son œuvre. Nous avons pu retenir ici que le peuple de Sine-Saloum a rejeté son système de valeur ancien pour se construire une nouvelle mentalité et une nouvelle identité culturelle par adaptation des anciennes valeurs à la modernité. La nouvelle mentalité qui naît épouse les principes modernes avec pour caractéristiques principales l'évolution, le changement et l'innovation. Cette nouvelle mentalité lui confère un épanouissement et une liberté que la mentalité traditionnelle, avec son caractère rétrograde, statique et archaïque ne lui procurait point. Parlant de la vision de l'auteure, on peut dire que Diome à travers son œuvre adopte une posture originale concernant l'immigration africaine ainsi que de sa finalité : il s'agit du fait que l'immigration ne soit pas un élément d'aliénation culturelle, mais plutôt d'enrichissement mutuel. Le féminisme de l'auteure est également visible dans *CQA* à travers la mise en exergue de la figure féminine cloîtrée dans les principes traditionnels et exposée aux mauvaises conditions d'existence. Parlant du devenir de l'Afrique, elle pense que les Africains doivent changer leur mentalité en rapport avec la place de la femme dans la société et l'immigration. La femme doit être reconsidérée comme sujet, c'est-à-dire comme un être humain à part entière. Concernant l'immigration, elle reste une donnée incontournable pour le développement des peuples, surtout pour ceux qui ont des attaches solides dans leur culture, qui ont une estime de soi et une image valorisante d'eux-mêmes et des autres. Donc pour l'auteure, la mentalité reste au centre l'évolution d'une société car elle favorise la connaissance de soi et des autres.

À la fin de ce bilan, nous pouvons valider les hypothèses qui ont été émises au début de notre travail en disant que le peuple de Sine-Saloum a pu changer sa mentalité traditionnelle/religieuse qu'il a longtemps accepté comme sa culture sans se déplacer grâce aux

multiples frustrations, contradictions et pressions issues du système de valeurs traditionnels, et qui ont entaché sa liberté et son bien-être. On peut dire également que la mentalité est une donnée mouvante qui évolue en même temps que la société, tout en étant en mesure de s'adapter à différent contexte. Dans notre cas, c'est la modernité et l'ouverture au monde qui a favorisé l'émancipation des insulaires sur les plans social, affectif et technologique.

Ce travail permet de dégager les intérêts sur trois plans : le plan scientifique, social et pédagogique. Pour ce qui est de l'intérêt scientifique et social, le présent travail apporte un plus par son originalité : d'abord, elle vient du fait que notre analyse aborde la notion de mentalité, thématique importante à cette période moderne où l'on peut comprendre que le changement d'identité des individus et des peuples rime avec l'évolution du monde ; c'est pourquoi nous pensons que, pour que les sociétés évoluent, elles ont besoin de s'ouvrir et de s'adapter à l'innovation, aux mutations du monde afin de faciliter la rencontre des peuples et leur enrichissement mutuel. Chaque société est en mesure de progresser en abandonnant les pratiques archaïques et dévalorisantes de la tradition et ne garder que celles qui favorisent le progrès et l'épanouissement de l'individu. Il s'agit alors d'un processus de réadaptation des mœurs et des valeurs pour servir des causes plus humanistes. On peut alors dire que les sociétés sont conçues de telle sorte que si elles s'enferment, elles meurent.

Sur les plans pédagogique et didactique, ce travail fournit au futur enseignant de nouvelles pistes de rapprochement des textes pour ce qui est du groupement de texte et la lecture de l'œuvre intégrale. Pour le groupement de texte, l'étude des mentalités permet de mettre ensemble les textes qui diffèrent par la culture ou leur mentalité pour mieux comprendre le mode de vie, de penser et d'agir de chaque peuple, en relation avec son ère culturelle. On pourra également étudier à travers divers textes d'auteurs camerounais, l'évolution diachronique de la mentalité dudit peuple, par exemple de la période coloniale à nos jours. Nous pouvons par ailleurs faire la comparaison entre les cultures à travers les textes pris dans les ères culturelles différentes. Ces exercices développeront la culture littéraire des apprenants sur différents textes. De plus, les apprenants pourront aisément se connaître et s'ouvrir aux autres, ce qui facilitera l'acceptation mutuelle, en rejoignant l'objectif fixé par le ministère des enseignements secondaires qui a pour projet la formation des jeunes citoyens camerounais ancrés dans leur culture et ouvert au monde.

En ce qui concerne la lecture de l'œuvre intégrale, l'étude de la mentalité apparaît comme une forme de motivation intrinsèque qui incitera la curiosité des apprenants à entrer

dans un texte. Elle permettra à l'enseignant de fournir une piste pour la lecture, en rapport avec la culture qui sous-tend les divers textes qui seront proposés à l'apprenant, afin de développer chez lui l'autonomie de la lecture. Étant donné que la littérature c'est la vie, les apprenants apprennent mieux de la vie, de leur coutume à travers les textes qui transcrivent leur société. La symbolique de l'œuvre également pourra être exploitée dans les devoirs de dissertation, pour faire preuve de culture littéraire et être réinvestie dans les multiples débats au quotidien afin de mieux résoudre les situations problèmes concrètes de société.

BIBLIOGRAPHIE / WEBOGRAPHIE

1- corpus

- DIOME, Fatou ; *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion, 2010, 329 p.

2- Ouvrages théoriques et critiques

- ARIÈS, Philippe ; *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Age à nos jours*, Paris, Seuil, 1975, 222 p.
- CROS, Edmond ; *La Sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 2003, 206 p.
- DURKHEIM Emile ; *Sociologie et philosophie*, Paris, PUF, 1996, 141 p.
- KANATÉ, Dahouda et GBANOU, Sélom K. ; *Mémoires et identités dans les littératures francophones*, Paris, L'Harmattan, 2008, 264 p.
- KOKU, KITA Julien ; *Pour comprendre la mentalité africaine : les rapports afro-occidentaux en dynamisme constructif*, LIT – VERLAG Munster – Hamburg – London, 2003, 129 p.
- LE BRIS, Michel et ROUAUD, Jean ; *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007, 337 p.
- LE GOFF, Jacques ; *La Nouvelle histoire*, Paris, Complexe, 1988, 333 p.
- LÉVY-BRÜHL Lucien ; *Les Fonctions mentales des sociétés inférieures*, Paris, PUF, 1910, 470 p.
- MUCCHIELLI, Alex ; *Les Mentalités*, Paris, PUF, « *Que sais-je ?* », 1985, 127 p.
- RUANO-BORBALAN, Jean-Claude ; *L'Identité. L'individu, le groupe, la société*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines, 1998, 394 p.

3- Articles et Revues

- BOUVERESSE, Jacques ; « Raison et religion : en quoi consiste le désaccord et peut-il être traité de façon « rationnelle » ? » in *Archives de sciences sociales des religions*, Vol 169, n°01, 2015, pp. 24-46.
- BURGELIN, Claude ; « La mémoire et l'oubli » in *Mensuel*, n° 344, Juillet 2001, 78 p.
- CROS, Edmond ; « La notion d'idéosème » in *La sociocritique d'Edmond Cros* [en ligne] (modifié le 09 mars 2007, disponible sur <https://www.sociocritique.fr> consulté le 13 août 2018 à 13H 24.
- DROUIN-HANS, Anne Marie ; « Identité » in *Télémaque*, Presses Universitaire de Caen, n°29, 2006, pp. 17-26.
- FOUQUET, Thomas ; « Imaginaires migratoires et expériences multiples de l'altérité : dialectique actuelle du proche et du lointain » in *Autrepart*, n°41, PFNSP, 2007, pp. 83-98.
- GOLDMAN, Serge ; « Croyances : aux confins mystérieux de la cognition » in *Cahiers de psychologie clinique*, Paris, De Boeck Supérieur, n° 25, 2005, PP 87-109.
- HULAK, Florence ; « En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ? » in *Philonsorbonne*, n°2, 2008, pp. 89-169.
- KANE, Mouhamadou ; « Les cause et les conséquences de l'immigration clandestine au Sénégal » in *Peaceinsight* [en ligne] sur <https://www.peaceinsight.org/fr/blog/> le 25 juin 2015 Consulté le 20 août 2018 à 11h 37.
- KECK, Frédéric ; « Goffman, Durkheim et les rites de la vie quotidienne » in *Archives de Philosophie*, n° 3 (Tome 75), 2013, pp. 471-492.
- KEUCHEYAN, Razmig ; « Durkheim, Wittgenstein et les normes de la pensée », in *Diogène*, N°228, 2009/4, pp. 82-94.
- LABÈRE, Nelly ; « Le tabou : éditorial » in *Questes*, n°7, Paris, 2004, pp. 01-07
- MAFFEI, Giuseppe citant GIORGIO Antonelli, « Le silence » in *Cahiers Jungiens de psychanalyse*, n°113, 2005, PP 15-28
- MBEMBE, Achille ; « L'Afropolitanisme » in *Africultures*, N° 4248, 25 décembre 2005, 04 p.
- Samia, Mihoub ; « La violence à l'égard de la femme sénégalaise ou du système tentaculaire et de la démission d'un État mort-né », in *Femmes de la francophonie*, [en

ligne] publié le 17 Mars 2009 sur <http://cybersolidaires.typepad.com/francophonie/> consulté le 02 Septembre 2018 à 10H20.

- MONTEIL, Pierre- Olivier ; « Sociologies de la modernité » in *Autres Temps, Cahiers d'éthique social et politique*, N°65, 2000, pp. 106-108.
- LÉON, Noël ; « Le principe du déterminisme » in *Revue néo-scolastique*, 12^e année, n°45, 1905, PP 05-26.
- NGETCHAM ; « Aimer l'étranger dans *L'Amant* de Maguérite Duras et *A la vitesse d'un baiser sur la peau* de Gaston- Paul Effa » publié sur <https://mondesfrancophones.com/espaces/afriques/> en 2014 et consulté le 20 août 2018 à 14h37.
- OWONO-KOUMA, Auguste ; « Essais d'analyse sémiotique des réceptions offertes à Marie- Pierre Letellier dans *Les Deux mères...* et *La Revanche* de Guillaume Ismaël Dzewatama de Mongo Beti » in *SYLLABUS. Revue scientifique interdisciplinaire de l'École normale supérieure*. Série « Lettres », Numéro spécial consacré à « Langue, culture et identité », Yaoundé, Éditions Clé, 2011, PP 79-94.
- POPOVIC, Pierre ; « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », in *Pratiques*, 151-152/ 2011, pp. 07-38.
- SANTELLI, Emmanuelle et BEATE, Collet ; « Refuser un « mariage forcé » ou comment les femmes réagissent-elles face à l'imposition parentale ? », in *Migrations Société*, 2008/5, n° 119, pp. 209-227.
- TCHOMBA, Ikanga Ngozi ; « L'image de la femme sénégalaise dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ » publié le 06 juin 2011 sur <https://mondesfrancophones.com/espaces/afriques/> consulté le 28 août 2018 à 15H 48.
- WABERI A., Abdourahman ; « Les enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire », in *Notre librairie, Nouveaux paysages littéraires*, n°135, septembre- décembre, 1998, pp.08-15.

4- Mémoires et thèses

- ASSA ASSA, Syntyche ; « Migration et quête de l'identité chez quatre romancières francophones : Malika Mokedem, Fawzia Zouari, Gisèle Pineau et Maryse Conde », Thèse doctorale, Montpellier 3 : Université Paul Valéry, 19 novembre 2014, 398 p.

- ATIOGO, Hilaire ; « Inscription de la mentalité Fan Béti dans *Les Arbres en parlent encore* de Calixthe Beyala et *Nous, enfants de la tradition* de Gaston-Paul Effa », Mémoire de Master II, Dschang, 2017, 90 p.
- ERNEWEIN, Gabriel ; « Émergence d'un féminisme africain dans la littérature post-coloniale. Étude diachronique du féminisme dans trois romans sénégalais », Mémoire de Maîtrise ès Arts (littératures francophones), Université de Concordia, Montréal, Avril 2016, 77 p.
- NOAH ONANA, Godefroy ; « Tradition et modernité, quel modèle pour l'Afrique ? Une étude du concept tradition dans ses rapports avec la modernité des Lumières jusqu'à l'époque contemporaine », Philosophie, Université Paris- Est, Français, 2012, 407 p.
- PORO SOUMAN, Nicolas ; « Identité et altérité dans *L'Intérieur de la nuit* de Leonora Miano et *Les Couloirs du bonheur* de Sophie Françoise », Mémoire de DIPESII, Yaoundé : ENS, 2015, 85 p.
- RINCIOG, Diana ; « Histoire et mentalités dans l'œuvre de Gustave Flaubert (étude sur la correspondance), Editura Universitatii din Ploiesti, 2002, 174 p.

5- INTERVIEWS

- Mafarma, Sanogo ; « Rencontre avec Fatou Diome », Extrait de l'interview du CIRTEF du 17 octobre 2015 [en ligne] sur <https://youtu.be/8-UW2hBeD-A> Consulté le 13 Septembre 2018 à 18h 43.
- « Les défis de l'éducation en Afrique », extrait de l'interview du CIRTEF du 17 octobre 2015 [en ligne] sur <https://youtu.be/DiZR-M9M5ko> consulté le 13 septembre 2018 à 18h 44.
- Patrick, Simonin ; « L'INVITE DE TV5 Monde » [en ligne] le 20 mars 2012 sur <https://youtu.be/yecGWeIyK10>, Consulté le 18 septembre 2018 à 19h 54.
- Télé Futurs Medias, « Interview : Fatou Diome écrivaine des mots et des maux », [en ligne] le 11 janvier 2016 sur <https://youtu.be/5i-b-f1e3OA> consulté le 13 septembre 2018 à 18h23

6- DICTIONNAIRE

- *Petit Larousse illustré 1974*, Paris, Librairie Larousse, 1973, 1796 p.